

Errances



Errances

© Les auteurs pour leur texte, 2015.
Tous droits réservés.
Couverture et mise en page : © cellules-grises.be

INTRODUCTION

L'édition 2014-2015 du Grand Concours de Nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles avec pour thème «Errances» a été lancée en juin 2014. Elle s'achève le 25 avril 2015, avec la remise des prix aux lauréats. Le service général des lettres et du livre de la Fédération Wallonie-Bruxelles (SGLL) avait pour volonté de proposer aux participants des outils, des conseils et des échanges susceptibles d'accompagner leurs pratiques d'écriture. C'est dans cette perspective que le SGLL s'est associé à Kalame, réseau professionnel d'animateurs d'ateliers d'écriture coordonné par Milady Renoir.

Ce concours a réuni **298 participants**, résidant en Belgique, de toute catégorie d'âge, n'ayant jamais été publiés à compte d'éditeur. Un premier jury, composé de cinq lecteurs - Christine Avenir (auteur), Isabelle Baldacchino (nouvelliste), Jean-Pierre Messina (professeur), Catherine Ysmal (auteur) et Primaëlle Vertenoël (éditrice) - a retenu quarante-neuf textes. Vingt-sept de leurs auteurs ont participé à l'atelier de réflexion sur les notions de retravail et de relecture du texte. Cette journée s'est déroulée le 8 février 2015 à la Maison de la Francité. Elle a été animée par Frédérique Dolphijn, Frédéric Soete, Anne Versailles, tous trois animateurs d'ateliers d'écriture (membres du Réseau Kalame) et auteurs. Cette journée avait pour but de proposer une réflexion générale et pratique sur le genre de la nouvelle, ses modalités, tout en insistant notamment sur des notions de relecture, de réécriture et sur la nécessité de peaufiner son texte avant de le soumettre au regard de lecteurs.

Les auteurs présélectionnés ont ensuite été invités à envoyer leur texte, revu ou non, à l'aune de cette expérience. Dans une ultime phase, ces textes ont été soumis à un second jury présidé par Pascal Blondiau (éditions Maëlström) et composé de Nausicaa Dewez (Fédération Wallonie-Bruxelles), Nicolas Marchal (auteur), Pascale Tison (RTBF), Natacha Wallez (IESSID). Le secrétariat du concours était assuré par Michelle Dahmouche (Fédération Wallonie-Bruxelles), Laurence Ghigny (Fédération Wallonie-Bruxelles) et Milady Renoir (Kalame).

Tous les jurés, du premier et du second tour, ont sélectionné les textes à partir de critères de genre, de style, de cohérence narrative, de lien plus ou moins évident avec le thème imposé.

Ce volume présente les nouvelles des quatre lauréats primés (le grand prix de la nouvelle de la Fédération Wallonie-Bruxelles d'une valeur de 1.000 euros et trois mentions d'une valeur de 200 euros) ainsi que six nouvelles que le jury a tenu à distinguer. L'un des dix textes publiés se voit attribuer une mention de la RTBF et sera mis en ondes. Des textes lauréats seront respectivement publiés par les revues *C4*, *Karoo* et *Marginales*.

Les textes que vous découvrirez ici témoignent de la créativité littéraire en Fédération Wallonie-Bruxelles. Une créativité que nous sommes heureux d'encourager par un concours et cette publication. Les nouvelles ci-après vous plongeront dans le métier de caissière de grande surface, dans celui moins répandu de pleureuse, dans les bottines d'une randonneuse pas faite pour la marche, dans la marche, encore, mais vers un diagnostic médical redouté, dans un monologue poétique et sensible sur l'abus sexuel. Elles vous raconteront la rencontre entre deux femmes qui font un bout de route ensemble, la relation d'un rêve ferroviaire, la déambulation d'une bruxelloise dans Pékin, la vie étonnante d'Omar et le destin de Mariam dans un camp de réfugiés.

Ces nouvelles vous pinceront le cœur ou vous l'enduiront de baume.

Bonnes lectures.

Martine Garsou

Directrice générale adjointe
Service général des lettres et du livre

Grand Prix

de la Fédération Wallonie - Bruxelles



EN PAUSE

Je voulais une place qui ne m'oblige pas à vivre. Qui me ferait oublier que c'est moi qui pense. Attendre sans rien attendre. Je me pose, assise sur le rebord de mon être, les jambes dans le vide. Je saute.

Je suis caissière depuis quatre-vingt-deux jours. Machine : j'accueille, je scanne, je vomis le ticket. Et ça souffle, ça laisse entendre. La garantie de ma place ? Mon sourire. Patron satisfait. Les clients ne le voient pas. Ne *me* voient pas. Ou si. Les abonnés qui décortiquent le ticket et me retiennent pour les prochaines courses. Je suis une masse de vie pour les pressés, une béquille pour les vieilles, une attraction pour les gosses. Pour moi, je ne suis pas là, je flotte. Ça dort au fond de moi, je n'ai rien à donner, rien à prendre non plus. Rien à perdre.

Pause. Une chaise. Une poubelle. La machine à café. Dégueulasse ce café. Quinze minutes prises en étau : dix. Une cigarette. La fumée qui voile les « congèles » de la boucherie. Bavardages futiles. Déchets de mots. Bouches tordues et chiques à l'air. Le vulgaire devient une caste à intégrer. Un raffinement à céder. Et ça mâchonne, ronchonne, griffonne. Ça écrase les lettres contre le palais, déversant la saveur du mot dans les conduits digestifs.

Top chrono. La caisse. Le répit a été insensible.

La file se tourne vers la caissière. Non. Vers la chemise rouge, fringue publicitaire (coquetterie au placard). Elle enlève le *Avancez-vous vers une autre caisse S.V.P.* Et le tapis noir qui déroule les soupirs agacés.

J'écris toujours. Mais je lis surtout. Dans le réfectoire, trois mètres sur trois, derrière la boucherie, dix degrés à l'heure du zénith. Je lis. Je vais à contre-courant de l'inertie qui plonge dans la platitude. Pourtant, c'est le rien qui m'aspire, la tentation de l'inaction, du repos. De la paren-

thèse. Je suis la parenthèse du *Super Market* : Lola est l'italique à peine retenue par le A4, la grosse Martha suinte son rire et caractère gras, et Lise. Lise est la courbe mystérieuse du point d'interrogation. Plus rare au sortir de la plume, elle utilise les rayons comme des paravents à sa timidité. Elle s'efface derrière ses cheveux fins, disparaît, légère et silencieuse comme un regret, et s'éloigne, nageant dans son jean, plantée dans ses trente-six roses pâles. Elle n'a pas la joie dans l'âme, Lise. Elle sourit comme ça, d'un trait. Elle sourit pour couper court, à fendre le cœur. Chez nous, on n'insiste pas. On est ici pour oublier. Alors avec Martha, Lola et Caro, athlètes du scan, on mime les mêmes gestes qu'hier. Les mêmes gestes que tous les *hiers*.

Chez nous, ça ne parle de rien. De tout. Du rien qui fait tout. Des choses sans importance qui remplissent les histoires creuses. Pas que l'on s'ignore, non. On se connaît autrement. On se devine, on s'apprivoise, on s'observe. Puis ça parle aussi, faut le savoir. Une journée passée au coude à coude, c'est forcé. Règle tacite : sourire aux filles, bien mordre par derrière. Des chiennes. On se mord la queue mais si l'une de nous se fait marcher sur les pattes, on est à six à montrer les crocs. La chef de meute, c'est Martha, parce qu'elle était la première à faire du *Super Market* son territoire. Grande gueule, molosse à qui on ne se frotte pas. Caro, c'est la seconde. Toujours dans l'ombre de Martha, petit roquet fidèle et bruyant à la queue le plus souvent entre les jambes. Lola, elle, se pavane. Alourdie par une panoplie clinquante, elle défile dans les allées. D'une voix perchée, elle épuise le répertoire des courtisies en remplaçant inlassablement cette mèche rebelle et chérie derrière son oreille. Quant à moi, je monte la garde, prends garde, ne garde rien, du temps qui passe, des commentaires des clients, des rires de Martha, des sarcasmes de Lola. Lise me fascine. Elle ne vit pas là. Elle sursaute chaque fois qu'on l'aborde. Ses yeux qui traversent un je-ne-sais-quoi avant de se poser sur vous,

comme une remontée à la surface. C'est une intrusion, une profanation. La profanation du monde de Lise.

Son travail est parfait. Comme dotée d'un flair impa-
rable, elle pressent et précède le besoin. Efficace et
discrète. La patronne lui avait même proposé d'élargir
ses fonctions, c'était juste l'affaire d'une petite formation
de dix jours, mais non. «Je n'y tiens pas», dit-elle. À quoi
elle tient, Lise? À pas grand-chose je crois. Même pas à
elle-même. Personne ne vient la chercher après le boulot,
elle enfourche son vélo et file après un timide au-revoir.
Elle m'intrigue. Que vit-elle? Quelles sont ses pensées,
ses songes et ses rêves? Est-ce qu'elle aussi elle est en
pause, en pause avec la vie, en pause avec l'amour? Un
jour, je l'ai suivie de loin en voiture. Mon cœur battait au
rythme de ses coups de pédales. On fuyait toutes deux,
moi m'élançant dans sa fuite à elle, sans doute dans le
tracé de ma propre fuite. Je me prenais en filature, filais
ma mauvaise vie. Déjà je pouvais sentir son effort haleter
dans ses tempes, ses doigts crispés sur le guidon, la fraî-
cheur de l'air dans ses narines. Déjà je pouvais sentir que
je m'approchais de chez elle, de sa vie à elle, de ma vie à
moi. J'ai bifurqué.

Face aux clients, je baisse les yeux. Ils circulent, il n'y
a rien à voir. Il n'y a que mes yeux vides, avides de voir
ailleurs, qui ne s'accrochent à rien. Ils glissent sur leurs
faces et leurs histoires. Je ne vais pas aux fronts, je mets en
joue profil bas tandis que leurs ombres me passent sur le
corps, me terrassent. Peu m'importe. Sans rancune, sans
rancœur, je me concentre sur leurs mains. À corps ouvert,
à cœur perdu, je suis ces mains qui palpitent et bruissent
de vie.

Il y a les premières mains calleuses du petit matin, celles
des ouvriers venant acheter leurs trente-trois et leurs feuil-
lets. Des *Rizla* bleus. Des mains terreuses, élimées, buri-
nées, à la peau dure et aux ongles noirs, aux doigts jaunis
par la clope. Costaudes, un peu maladroitement, pas tellement

habituées aux choses délicates, aux petites pièces ou aux caresses. Au sortir de la manche, bredouillantes déjà, se tournant les pouces, elles s'excusent d'être là.

Les maigres mains du clochard de l'entrée. Parcheminées, presque absentes, à deux doigts d'être percées par les os qui saillent. Elles, elles ne parlent pas, elles n'osent pas, n'osent plus. Rabrouées, tant de fois tapées sur les doigts. À peine tendues et repliées sur la monnaie, elles s'ouvrent, vaincues : la récolte fait encore écho dans le tiroir-caisse, vite échangée contre quelques heures d'ivresse. Pas de quartier pour ces mains-là.

De suite après, comme pour effacer la crasse, balayer du revers, il y a les mains longues et fines, vernies d'artifice. Elles manipulent les articles avec doigté comme des mannequins rachitiques montés sur des tiges, toisant, payant de haut. Arrimées à leur sac, toujours à portée. Avec elles, il faut que ça file, que ça se montre compétent, obéissant. Au doigt et à l'œil.

Les gros doigts empotés du bon mari obéissant, relisant pour la énième fois la liste de madame, dont les foudres sont redoutables. Elle ne sera de toute façon jamais satisfaite. À présent la main dans le sac, dans le sac de madame. Ces doigts boudinés de mari bien nourri se baladent frénétiquement entre les innombrables cartes à la recherche de celle du magasin.

J'ouvre un compte, j'ouvre une histoire. Changer de peau sous leurs doigts. J'ai besoin d'eux, j'ai besoin d'être, d'être eux le temps d'un passage à la caisse. « Ouvrez-moi vos sacs, ouvrez-moi vos jours, déshabillez-moi du regard. Je suis à qui veut, à vau-l'eau, au tout venant. Vos mains parlent, m'en disent de vous. Vous en dites trop peu pour nous connaître, mais vos mains révèlent. Vous ne saviez pas que vous étiez. Vous partirez de moi me laissant votre empreinte ». Une peau pour mon dos. Je me dis que j'aurais pu. Que j'aurais pu être eux.

Un appel micro. On me demande au bureau. Les clients

se tournent vers moi, me regardent de travers, je quitte mon poste. La chef est devant l'ordinateur. Elle se retourne à peine, lève un sourcil comme on tend l'oreille pour me faire savoir qu'elle m'a vue. L'imprimante se met en route et crache une feuille. Ma chef se penche, la saisit et me la tend. Des chiffres. Des pertes. Jamais grand-chose. Un, deux euros, parfois sept ou huit, mais pas plus. Des pertes régulières : des fruits, du chocolat, des cotons de maquillage, un petit pain, du thé. « Je sais que ce n'est pas toi », me dit-elle. « Jamais d'erreur à ta caisse, t'as toujours été *clean*, rien à redire. Mais c'est l'une d'entre vous, les pertes se font après le comptage des caisses. Les caméras ne donnent rien. C'est un sale boulot mais il n'y a qu'à toi que je peux le demander. Il faut que je sache qui c'est. Tu me le dis et je la pince. Au collet. Personne n'en saura rien, tu n'as juste qu'à m'appeler chez moi après le boulot. Je ne veux pas bosser avec des gens malhonnêtes, tu comprends ». Je bafouille quelques mots inaudibles puis je lui dis que ce n'est pas mon truc ça, de jouer les espionnes, je ne me mêle pas moi. Elle insiste. Je finis par promettre de garder l'œil ouvert.

Je sors mal à l'aise. Empêtrée dans un rôle qui ne me colle pas à la peau, qui me traîne dans les pattes et me fait de l'ombre. Je passe devant la vitre de la boucherie. Je tente un regard par-dessus mon épaule, comme ça, juste pour voir l'effet. Trop vif. Je recommence, plus doucement, comme pour renvoyer quelques cheveux vers l'arrière. On s'y croirait. Je me prends au jeu. Je suis en mission. J'essaie des pas feutrés dans le rayon des conserves, et tout le corps suit. Ça ne dure que quelques instants, une inspiration un peu forte, un tressaillement. L'impression d'être quelqu'un. Ça mériterait bien une prime !

Moi qui n'en voulais pas de ce rôle, voilà que plus aucun geste ne m'échappe. Les détails prennent de l'importance. Ces riens qui disent de nous. Martha et ses *Mentos* au goût fraise dès qu'elle s'échauffe, Lola qui s'asperge de déodo-

rant toutes les heures et se renifle les aisselles entre deux clients, Caro et ses coups d'œil suggestifs au beau brun qui, soyons réalistes, jamais ne sera pour elle, et Lise. Lise qui se faufile entre les gens, entre les étals et les promotions, qui glisse discrètement un petit rien dans la poche kangourou de son pull à capuche trop large, s'éclipse le temps d'un scan dans le vestiaire avant de retourner à sa caisse et sourit comme si. Lise qui amasse des bricoles en tout genre dans son casier. Insoupçonnable, insoupçonnée, aussi fraîche et intègre qu'à l'entretien d'embauche.

Ça ne pouvait être elle. Ça pouvait n'être qu'elle. Aussi vide que moi, à la dérive, une noyée qui n'a peut-être pas envie de se relever. Boire la tasse, au moins, c'est sans effort. Il suffit de l'ouvrir autrement que pour parler, l'ouvrir pour se remplir, vers les bas-fonds puisque c'est là qu'on va. On est du même bord, elle et moi. Je le sais maintenant. Comme les deux doigts d'une main qu'on n'effleure pas, qu'on ne prend pas, elle-même qui ne retient rien. Une main qui saisit machinalement les articles sur le tapis noir et qui leur fait prendre des chemins différents, dehors. À la caisse, on sert les clients, on remplit leurs ventres, on rosit leurs joues, ils font le plein tandis que l'on se perd, que l'on se saigne et s'éviscère, plantées, immobiles devant le tapis noir qui jamais ne s'essouffle, lui. Spectatrices interdites devant ce défilé, séparées par l'écran d'ordinateur. Reléguées au banc, privées de scène.

« Toi aussi, Lise, t'es-tu imaginée pouvoir déverser une bonne fois tout le magasin par ta caisse? As-tu enchaîné les clôtures de comptes fébrilement, emportée par l'ivresse face au stock défilant? Comme moi, t'es-tu sentie partir à t'engager dans cette tâche insensée, dont nous seules connaissons le sens, pourtant? Et t'es-tu, comme moi, interrompue alors, à la vue de l'arrivée du camion sur le parking, du déchargement des palettes filmées?

Tu peux t'arrêter maintenant, Lise. Prends ta pause ».

Ma main posée sur la sienne. Elle se retourne, alerte,

plante son regard dans le mien. Le décor tombe. Les clients, le micro, le bruit des scans, tout est aspiré par ces yeux-là. On ne se dit rien, il n'y a rien à dire. Elle me considère comme si je devais lui arriver, et s'agrippe à mes pupilles, ne me lâche plus. Je tiens, la retiens, ne clignant pas. Je ne te claquerai pas, Lise, je ne te claquerai pas entre les doigts. Doigts qui à présent exercent une légère pression sous les miens. Ne filent, ne se défilent plus. Un pas, elle suit. Passant outre les clients, perplexes sans doute, on progresse doucement vers la sortie. Étrange cortège, deux chemises rouges qui donnent le dos, moi la guidant, elle à bout de bras. Ses pas dans les miens, vers la porte automatique timbrée de l'enseigne du magasin. Un dernier coup d'œil. La porte s'ouvre, l'enseigne se scinde, les lettres s'écartent et se déchirent. Avec elle je saute.

Louise Flipo

Louise Flipo est née à Tournai en 1991. Passionnée par les livres et la lecture depuis l'enfance, elle a commencé à écrire très tôt. Elle a étudié les langues et lettres romanes à Namur pour poursuivre un master à Louvain-la-Neuve. Louise Flipo se destine à une carrière d'enseignante et rédige des dossiers pédagogiques pour la collection Espace Nord. Sa première nouvelle *Jumelles* a été primée au concours organisé par la Résidence de Neussart à Louvain-la-Neuve. Elle s'intéresse plus particulièrement aux œuvres de Marguerite Duras et de Jean-Philippe Toussaint.

Nouvelles primées



LA PLEUREUSE

Il vente devant ma porte.

Je suis pleureuse. On m'engage pour pleurer. J'ai beaucoup de succès car je suis toujours sincère. Quand un monsieur me demande de venir pleurer à genoux devant lui, en effet, une énorme tristesse me traverse. Et je pleure. Quand une dame m'appelle pour que je pleure avec son enfant malade, un désespoir incontrôlable m'envahit. J'essaie d'arrêter, tous les jours. Mais pleurer est devenu un besoin, comme manger des pommes. Lorsque j'arrive au rendez-vous, c'est toujours avec la résolution de décocher un bref sourire, de saluer sèchement et de partir aussitôt – de décevoir, d'annuler enfin cette réputation qui me condamne à vendre mes larmes lors des enterrements, lors des naissances, lors des mariages parce qu'il paraît que ça porte bonheur, lors des avortements publics ou des exécutions capitales ; mais l'idée de ne plus pleurer me fait pleurer encore.

Certains veulent que je pleure pendant qu'ils fornicquent. Ça les élève. Je les regarde baiser et je pleure.

Je ne me suis pas tout de suite découvert cette vocation. J'ai essayé bien d'autres métiers de relatif intérêt général et utilité collective. J'ai corrigé l'orthographe des traductions en français, roumain et espagnol des modes d'emploi de divers appareils de torture électroménagère. J'ai illustré en braille, pour des enfants aveugles, le livre des Merveilles du Monde. J'ai repassé des chemises grises à fleurs roses et fanées pour une compagnie de géants célibataires. J'ai vendu des fleurs de papier crépon noir sur la plage des Beaux Suicidés, et des tambours en forme de chaudrons pour la fête d'Halloween. J'ai lavé d'authentiques chaudrons dans la cuisine d'un restaurant tenu par une sorcière chilienne qui me faisait aussi, à l'occa-

sion, couper des oignons en forme de fleurs. J'y ai laissé l'un ou l'autre doigt. J'ai sculpté des squelettes en bois et moulé des crânes en verre pour une exposition destinée à la Nouvelle Galerie Mexicaine de Bruxelles. J'ai astiqué les squelettes originaux du Grenier de l'Association des Apprentis Médecins et verni, de temps en temps, leurs dents. J'ai ramoné aussi les cheminées d'une usine d'incinération de déchets classés. J'ai testé des parfums pour animaux domestiques malades et goûté des plats de viande exotique pour une vieille hypocondriaque dont j'espérais – car je la cajolais au péril de ma santé – en vain hériter la fortune. J'ai collé des affiches pour une campagne de discrimination positive des Écoles-Ghettos qui prônait l'obligation pour toutes les élèves de porter le voile un jour sur deux. J'ai survécu trois mois dans une prison surpeuplée en masturbant des mutilés. L'un d'eux m'a fait par la suite rédiger son autobiographie, de laquelle j'ai pris soin d'ôter tout indice qui eût permis de me reconnaître dans le personnage de la prisonnière. J'ai dansé le Kyrie dans l'église Saint-Guy pour solenniser des cérémonies de première et d'extrême unions. J'ai coiffé Madame de Sainte-Catherine, pendant quatre ans. J'ai flatté d'anciens combattants de la brigade anti-féministe, nouveaux convertis à l'homme-au-foyer-isme, qui m'ont fait manger un couscous nordique aromatisé aux feuilles de cannabis. Je les ai plus tard désintoxiqués, par pur altruisme. J'ai saboté les semelles compensées des sabots d'un nabot rebelle. J'ai falsifié des actes de co-naissance et des lettres de déclémence. Sous le charme du contact avec le papier, j'ai postulé à la poste comme déchireuse d'enveloppes suspectes mais on m'a envoyée paître dans le pré du voisin. Celui-ci chercha à me convertir aux postulats (qu'il me présentait d'emblée comme des résultats) du post-féminisme. J'avais été préalablement post-romantique, post-colonialiste, post-exotique, post-nationaliste et post-rationaliste dans un même mouvement post-poé-

tique ; je finis par devenir, inéluctablement, post-postiste. Je me souvenais alors de mon enfance pré-postienne et je versais dans mon errance des larmes d'attendrissement posthume.

J'ai composé à cette époque des sonnets lyriques sur le thème de l'innocence enfantine, que j'ai publiés dans une revue scabreuse. J'avais sympathisé avec la nouvelle secrétaire générale au point de lui raconter les épisodes les plus troublants de mon existence. Quand je la croisais entre deux couloirs, elle me regardait bien au fond des yeux depuis les siens verts et veloutés et m'invitait, débordante de grâce et de sincérité, à l'accompagner bientôt boire un thé ou un chocolat, histoire de pouvoir « parler entre femmes ». Jusqu'au jour où j'appris par une collègue qu'elle jugeait mes vers aussi plats que la conversation de Charles Bovary. Je n'avais jamais lu Flaubert, et tout en décidant de ne jamais le lire, je pleurai, car elle était déjà une amie pour moi, la seule peut-être.

Je n'en voulus plus, et résolu de me sécher les yeux et m'endurcir le cœur. Comme la femme aux yeux verts m'avait mise en garde contre la psychanalyse, je choisis ce moyen-là. Mon psychanalyste m'ayant convaincue que mon humanité langagière me condamnait à osciller entre la privation, la castration et la frustration, que dépourvue de tout objet réel, symbolique ou imaginaire, pleine seulement de manques, je devais achever ma traversée des semblants, abandonner ma quête de béatitude qui frôlait la niaiserie, accepter que l'amour que je lui déclarais avec une timidité virginale était le résultat d'un transfert compulsif prouvant une nouvelle fois mon manque à être et mon aliénation, je m'appêtais à une cure de trente ans au bout desquels j'aurais peut-être fini par accepter le néant de mon désir en même temps que la certitude d'avoir gâché ma vie à analyser ce que j'aurais pu vivre. Mais à ma plus grande surprise, je n'ai pas eu besoin de tant d'années. Lors de la septième séance, en effet,

atteinte d'une crise aigüe de mélancolie, je me décrivais comme mesquine, égoïste, jamais sincère, incapable d'indépendance; je lui avouai en sanglotant froidement que tous mes efforts ne tendaient qu'à cacher les faiblesses de ma nature. Or au lieu de me montrer à quel point j'avais tort et que la vie était belle, mon analyste, enchanté, me félicita : non seulement je m'étais approchée sans son aide de la connaissance de moi, mais je saisisais la vérité de l'humain avec une acuité rare. (Il me serra la main en me rappelant qu'il n'y aurait plus à l'avenir de rapport sexuel entre nous.)

Ensuite, à défaut d'un foyer et d'une profession établis, je conçus la malheureuse et vaine entreprise d'écrire une thèse d'histoires comparées. Des chevaliers du lac de Paladru qui me visitaient régulièrement en rêve avaient fini par me persuader qu'ils avaient vécu, autour de l'an Mil, d'extraordinaires effrois apocalyptiques destinés à se répéter quelque mille ans plus tard – et en même temps, surtout! à faire l'objet d'une thèse universitaire à portée très-universelle. À force de me pencher sur le lac, je n'ai pas manqué d'y tomber. Mais l'eau promise, l'eau jaillissante, l'eau qui lave et qui guérit, l'eau bénite par les gens qu'elle a bénis, l'eau qui mouille, où était-elle? J'ai eu beau chercher des sources, je n'ai trouvé qu'un désert. J'ai versé dans la rhétorique, la bibliographie et la méthodologie doctorales. J'ai assisté à des congrès pleins de bruits et de rumeurs, j'ai présenté mes chevaliers à quelques tables rondes entourées de cravates à carreaux, ils ont reçu des sourires remplis de bienveillance, d'intelligence et de condescendance. Peu m'importait, car je ne cherchais plus d'autre amitié que celle des livres.

Les miens qui avaient pris l'aspect foudroyant d'une tour de Babel se sont perdus dans les nuages et m'ont renversée. J'ai marché sur la tête, je me suis sali les cheveux et bosselé le crâne. Circonstance aggravante, j'avais fait de nouveaux vers, non plus sur l'enfance mais sur les péchés

de l'homme universitaire, qui menaçaient de me ronger le cerveau. Je les ai toussés, je les ai crachés, je les ai vomis. Tout en fuyant, j'ai demandé un miracle en imaginant des chapelets, car je me souvenais que c'était l'instrument de prière de ma grand-tante qui avait vécu cent ans sans maladie mentale ni déformation grave.

Je m'étais longtemps demandé ce que c'était que le désastre. Il m'a semblé alors que c'était l'absence de miracle.

Jusqu'à ce que je rencontre le baron de T. qui a scellé mon destin de pleureuse. C'était par un soir encombré de mouchérons et d'oiseaux rares. Comme tous les soirs, je crachais des vers dans une rivière asséchée où personne ne pouvait les pêcher. Il s'est approché par derrière, j'ai entendu ses pas avant qu'il ne demande : « Combien de fois ? ». Bien entendu, je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire. Je l'ai suivi, tout simplement, et c'était la première fois. Il m'a prise par la main, il m'a remise sur pied, démêlé les cheveux, lavé la bouche, frotté les yeux, baisé le front ; ma fièvre n'a pas fait long feu.

Combien de fois avais-je suivi un homme que je ne connaissais pas ? Combien de fois l'avais-je aimé avant de le connaître ? Combien de fois m'avait-il trompée ? Combien de fois m'étais-je trompée ? Combien de fois avais-je pleuré ? Bien souvent, pensais-je ; jamais, reprenait-il. Combien de fois avais-je imité un crapaud à la belle étoile ? Combien de fois, dansé ? Combien de fois, endormi un enfant dans mes bras en chantant une chanson que m'avait chantée ma mère ? Combien de fois, voyagé ? Combien de fois, bu de l'eau ? Combien de fois, regardé ? Nous retraversions l'enfance ensemble, les jeux dans les bois, à colin-maillard, je reconnaissais son visage et il connaissait le mien. Nous voyagions ensemble, nous nous regardions. Nous inventions des poèmes sans rien savoir de la poésie. Et je pleurais d'amour, de volupté, d'oubli. Un jour le baron m'a dit que j'étais prête, que bientôt j'al-

lais commencer ma mission, qu'il m'avait aidée, que c'était à mon tour. Il allait mourir. Il voulait que je pleurasse à son enterrement les plus belles larmes qui eussent jamais été pleurées. Je n'ai pas eu le temps de m'entraîner : il est mort l'après-midi même. Je demandai au bourgmestre de pouvoir l'épouser dans l'heure – il était chaud encore –, qu'il me fût permis d'être sa veuve. Il refusa catégoriquement car le baron était déjà marié. Je rencontrai la dame, qui était la plus belle femme du monde et qui revenait d'un pays lointain pour emporter l'héritage. Le jour des funérailles, elle se déclara enrhumée et s'enferma dans le coffre-fort pour se réchauffer. Quant à moi je m'avançai, larmoyante, vers le cercueil, lorsque je vis quatre femmes en long manteau noir agenouillées entre deux cierges, harmonieusement secouées d'un sanglot si sincère que je m'agenouillai à leur côté, là où il restait de la place. Il était doux et douloureux de n'être pas seule.

Nous pleurâmes en chœur avec profusion et délicatesse, nous pleurâmes avec rage, avec passion, avec tendresse jusqu'à ce que l'une après l'autre, les anciennes maîtresses du mort se relevèrent, essorèrent leurs longs cheveux tout trempés de pleurs, se remirent un peu de rouge, et je restai seule. Pas pour longtemps. Un homme vint à moi et me demanda si je cherchais du travail. Je lui expliquai que je voulais bien travailler mais seulement pour vivre, et que je ne voulais ni salaire, ni récompense, ni rente, ni bourse, ni héritage. Une soupe quotidienne, avec un peu de pain, des pommes et de l'eau. Un toit, un lit, quelques vêtements, quelques livres. Pas de poèmes ni de romans de Flaubert. Il m'installa dans son grenier où je suis très heureuse et très malheureuse, pleurant chaque jour consciencieusement pour qui me le demande. Je suis bien malheureuse et bien heureuse de leur montrer ce que j'ai dans les yeux qui sont l'âme et le corps. Je pleure : c'est ma manière d'être sans exister, d'exister sans lui, et de ne pas être moi. D'être à eux : d'exister pour eux.

J'erre hors de moi, dans chacune de mes larmes. Et je regarde le vent par la fenêtre.

Sophie Dufays

Sophie Dufays est née en 1984 à Bruxelles où elle vit actuellement. Elle travaille à l'Université de Louvain-la-Neuve en tant que chargée de recherches FNRS, spécialisée dans l'analyse du cinéma latino-américain. Le cinéma est, avec la littérature, une de ses passions centrales. Sophie Dufays écrit des nouvelles et des textes divers depuis son adolescence. Parmi les écrivains qui l'ont marquée et/ou qu'elle admire : Fiodor Dostoïevski, Franz Kafka, Julio Cortázar, Juan Rulfo, Paul Auster, Romain Gary, Javier Marías, Nancy Huston, Emmanuel Carrère.

L'IVRESSE DES CIMES

Merde, c'est pas vrai ça, on va enfin y arriver au sommet de cette putain de montagne ! Étienne se retourne et me jette un regard ravi, du genre : Partageons ce moment extraordinaire. Je lui adresse mon sourire le plus séducteur, celui qui a fait ses preuves dans les boîtes les plus branchées de Bruxelles. Sauf que là, vu la température ambiante, mes lèvres gercées me collent aux dents et ça fait vachement mal. Mon rouge à lèvres discret (la vendeuse du Paris-XL m'a assuré qu'il faisait aussi baume réparateur), doit avoir filé au coin de mes lèvres, un désastre... De toute façon, ce con s'est juste extasié sur mes pompes à deux cent cinquante euros qui me font un mal de chien. Elles sont pourtant à la pointe de la technologie de la chaussure de randonnée m'a affirmé le vendeur de Tramontagne, ravi d'avoir ferré la pigeonne de service. Étienne a confirmé que c'était du matériel de pro et m'a fait une digression de vingt minutes sur l'importance du bon équipement en montagne. Là, je me suis dit, tu as marqué des points, ma belle. Mais à présent, six heures plus tard, sur cette putain de montagne pelée, je voudrais juste pouvoir les ôter ces horribles godasses qui pèsent trois tonnes et me cisailent les chevilles. Je dois avoir des ampoules à chaque orteil malgré mes chaussettes de professionnelle de la rando que le vendeur m'a quasi obligée à acheter (moi, je détestais la couleur), sous prétexte que les chaussettes c'est aussi important que les chaussures quand on marche. Ah ça ! Pour marcher, on marche ! L'un derrière l'autre tellement le passage est étroit et en plus il est devant moi. Ça ne sert donc à rien que, contre l'avis du vendeur cette fois, j'aie pris le pantalon une taille en dessous pour mettre en évidence mon joli postérieur galbé au prix de ma sueur dans des séances hebdomadaires de cuisses-abdo-fessiers.

Donc, ce putain de pantalon me serre à mourir, me coupe la taille et me gêne au niveau des genoux. Tout ça pour rien puisque le grand aventurier me précède de dix mètres et n'a pas l'air de s'inquiéter de mon postérieur ou de quelque autre partie de mon anatomie.

Soudain, sa longue silhouette se découpe sur un rocher et je ne peux m'empêcher d'admirer son corps d'athlète que les horribles fringues de rando n'arrivent pas à masquer complètement. Je pourrais aussi me régaler de ses boucles châtaines sans son horrible bonnet de schtroumpf qui gâche tout. Enfin, il est quand même terriblement séduisant cet Étienne. C'est d'ailleurs pour cette unique raison que je me traîne par ce froid de canard sur cette foutue montagne malgré les conseils avisés de Véro. « Enfin, Annabelle, qu'est-ce que tu vas aller foutre en rando, toi qui prends le métro pour faire Porte de Namur-Louise ? » Mais quand je lui ai montré la photo d'Étienne, en short, sur mon smartphone, Véro a absolument tenu à m'accompagner chez Tramontagne. « C'est quand même l'endroit où j'ai le plus de chance d'en rencontrer un du même modèle » m'a-t-elle dit en enfilant une paire de cuis-sardes en vernis noir.

Ben oui ! Sauf que moi, Étienne, je l'ai rencontré sur Meetic et quand j'ai vu sa photo, je me suis attardée sur son profil. Il allait y avoir de la concurrence ! La chasse était ouverte, j'avais intérêt à me secouer si je voulais choper la bête. Alors comme le profil annonçait : passionné de randonnée et de montagne, je l'ai harponné sous mon pseudo plutôt bien trouvé : *Heidi 33*. Et il a mordu, évidemment ! Mon bel Étienne est un grand naïf et s'il est descendu de sa montagne sur les plaines de Meetic, c'est à l'insu de son plein gré, comme dirait l'autre. Son meilleur pote, Marc, en avait ras le bol de le voir en éternel célibataire maladroit avec les filles. Il lui a donc concocté un profil des plus alléchants et, contrairement à moi, il ne mentait pas sur la marchandise. Étienne est bien le magni-

fique sportif dans la force de l'âge annoncé sur Meetic. Moi, par contre, je ne suis pas du tout la fan de rando et de marche sportive en altitude. Mises à part mes séances de cuisses-abdo-fessiers, je ne fréquente qu'un cours de yoga, au demeurant très agréable, mais où les mâles sont plutôt du genre méditation et quinoa que sport et aventure. Oui, mais moi, j'aime les mâles, les vrais, les mecs musclés qui vous soulèvent de terre d'un bras pendant que, de l'autre, ils attrapent un veau au lasso. Un mix entre le cow-boy Marlboro et Antonio Banderas dans Zorro. Et, Étienne, quand il descend de sa moto, enlève son casque et secoue ses boucles châtaines... Ah! Mon Dieu! L'autre clown de Nespresso, il peut aller se rhabiller.

Bref, de fil en aiguille et de chat en sms, on a fini par se rencontrer, se plaire et se retrouver perdus sur ce putain de caillou, à moitié morts de froid, quasi dans les nuages, à je ne sais combien de mètres d'altitude, et je m'en fous d'ailleurs! Moi, tout ce que je veux c'est redescendre, retrouver le chalet, même s'il est un peu spartiate à mon goût, et faire l'amour devant un bon feu de cheminée sur un genre de peau de bête que j'ai repérée dans le salon. Ça fait un peu cliché romantique mais, moi, ça me va tout à fait. Un bon verre de vin, ma jolie nuisette en soie que j'ai payée deux fois le prix des bottines mais qui me fait un corps de rêve et doit scintiller dans la lumière du feu...

«Annabelle, il faudrait un peu accélérer, là, le temps se gâte et, à mon avis, nous ne serons jamais redescendus avant la nuit. On va devoir bivouaquer.» Bivoua quoi? Non mais je rêve, on ne va quand même pas dormir ici! «Allez ma belle, courage, on va y arriver!» Il est déjà reparti et je lui tire la langue. Adieu, veau, vache et nuisette... Moi qui me réjouissais tant de cette nuit. J'ai emporté dans ma valise (Étienne n'en revenait pas que j'ai emmené une valise, lui qui entasse trois slips avachis dans un vieux sac à dos puant), un flacon d'huile chauffante aux fleurs de tiaré que j'ai acheté dans un atelier sex-toys où m'a traînée

Véro. J'ai aussi acheté de la peinture au chocolat et une paire de menottes en peluche rose. Tout ça nous attend au chalet. Je réprime un fou rire nerveux en voyant Étienne m'adresser un grand signe d'encouragement du haut du rocher où il m'attend.

Véro m'avait prévenue quand elle a constaté que nos relations prenaient un tour plus sérieux. «Fais gaffe, Annabelle, tu vas finir par te retrouver au pied du mur avec tes conneries. Tu devrais tout doucement le mettre au parfum...» Elle me fait bien rire celle-là, ce n'est pas elle qui a passé des nuits entières à chatter sur Meetic sur la beauté du col du machin, du passage trucmuche et du refuge de Pétaouchnok, une fenêtre sur Meetic, l'autre sur le blog d'un petzouille de randonneur, jonglant avec les copier/coller.

Étienne est le prototype du gars honnête, franc du collier. Nous ne sommes qu'au début de notre relation, vraiment pas le bon timing pour lui avouer que j'ai bidouillé mon C.V. D'autant plus que depuis quatre mois qu'on se connaît, j'en ai rajouté une couche dans le trip ivresse des sommets. J'ai bien essayé de trouver un compromis en l'emmenant pour un petit week-end en Baie de Somme, mais sur une plage, Étienne ressemble à un phoque mazouté et, malgré ses efforts pour le cacher et les miens pour lui faire oublier, la mer ce n'est pas son truc, même en version nature et rando dans le parc du Marquenterre. Alors un minitrip à Florence, le coucher de soleil depuis les collines de Fiesole, un verre de chianti à la main, on n'est pas prêt d'y arriver...

«Annabelle, là, il faut vraiment s'activer!» Étienne est redescendu me chercher et me tend une main gantée mais oh combien virile... Je soupire et me mets bravement en marche. Tout mon corps est douloureux de la pointe des orteils à mes oreilles gelées. J'en pleurerais, je pleure d'ailleurs, heureusement que le vent s'est levé et que le brave Étienne lui attribue certainement mes larmes. Mon sac à

dos me tire vers l'arrière et je dois lutter pour avancer. Je hais la montagne, je hais la randonnée, je hais Étienne. Je voudrais qu'il disparaisse dans une crevasse. Je voudrais l'entendre crier et se fracasser au fond d'un ravin. Il aurait l'air moins malin, là, le premier de cordée.

Et dire que je m'étais préparée physiquement. Ça fait deux mois que je sacrifie ma pause déjeuner pour courir avec une collègue, la dingue de service, celle dont j'évitais les effluves musquées l'après-midi (à mon avis, elle ne passait pas assez de temps sous la douche.) Elle est devenue ma coach perso, tout ça pour me retrouver déglinguée sur ce caillou de merde à courir après un con avec un bonnet de schtroumpf.

Voilà, c'est fini, j'abandonne, je vais me laisser tomber sur le sol. Ce connard n'aura qu'à me ramasser en repassant et me porter sur son dos puisqu'il est si fort. C'est là qu'Étienne m'annonce : « Regarde comme c'est magnifique ! On y est arrivé mon amour. » Il a dans la voix la même intonation que Véro quand elle se rend compte que la robe dont elle a rêvé une saison entière est soldée à cinquante pourcent. J'examine le paysage devant moi : des cailloux, des rochers, un buisson miteux, un genre de vieille chapelle à moitié écroulée et dans le lointain, entre deux nuages, je distingue une autre montagne pelée sur laquelle Étienne, extasié, darde ses yeux bleus piscine.

Bon, c'est bien joli tout ça mais il serait peut-être temps de redescendre, non ? C'est là que mon randonneur chéri m'explique qu'il est bien trop tard pour ça et qu'il va monter la tente. Je m'assieds sur un rocher et je le regarde lutter contre le vent pour essayer d'installer notre abri de nuit. Il doit abandonner l'idée car il s'avance vers moi avec une mine catastrophée. « Ce ne sera pas possible, Annabelle, il va falloir être courageuse. » Bon d'accord, mais finalement c'est beaucoup mieux comme ça, il n'y a qu'à appeler les secours et ils vont nous envoyer un hélico. Étienne croit que je plaisante et il me regarde tendrement.

«Tu es incroyable, tu gardes toujours ton sens de l'humour quelles que soient les circonstances, j'aime tellement ça chez toi.» Il désigne la vieille chapelle en ruine : «On va s'installer là pour la nuit, ça va être amusant.» Non, nous n'avons pas le même sens de l'humour.

Une fois la vieille porte en bois enfoncée, l'intérieur de la chapelle s'avère complètement vide hormis la statue de bois du saint qui doit protéger l'endroit (ben oui puisque finalement on y est au col de Saint je ne sais quoi) et une croix sinistre sur laquelle même Jésus se les gèle.

«On va faire comment pour le feu?» Je pose la question en évaluant le temps que va mettre le saint pour brûler, il ne va pas nous réchauffer longtemps celui-là. Étienne éclate à nouveau de rire, décidément, je lui plais beaucoup. «Assieds-toi, je m'occupe de tout.»

Dix minutes plus tard, nous sommes chacun enfermés dans nos sacs de couchage. Étienne sort le bras du sien pour me tendre une barre protéinée. Moi j'ai oublié la mienne, enfin, j'ai préféré emporter mon déo que ces trucs dégueu bourrés de calories. Il me regarde tendrement et me dit : «On partage notre repas dans une chapelle au sommet du Mont Retors, ce n'est pas extraordinaire?» J'ai envie de lui écraser sa barre protéinée au front. J'ai mal partout, je meurs de froid, ça pue la rage dans cette chapelle qui doit être remplie de bestioles. En ce moment, je devrais être à moitié nue sur une peau de bête devant un feu crépitant et un beau mâle appétissant alors, sa barre chocolatée il peut se la fourrer où je pense avec ses pompes, son sac à dos et son bonnet de schtroumpf! Il ajoute, l'œil soudain humide dans le halo de la lampe de poche : «C'est la nuit la plus romantique de ma vie.» Je m'apprête à lui répondre quelque chose qui sonnera à jamais la fin de cette idylle contre nature mais mes dents se mettent à claquer toutes seules tellement j'ai froid.

Étienne a soudain l'air inquiet. Il quitte rapidement son sac, ouvre le mien et vient se coller à moi avant de le refer-

mer sur nous. Son corps lourd et musclé épouse totalement le mien, son souffle me réchauffe le cou, je sens sa transpiration et son haleine chocolatée. Je sens aussi que je fonds littéralement. Au bout de cinq minutes, je crois même que je vais entrer en fusion. Alors, absolument hors de moi, je m'entends prononcer cette phrase : «Tu crois que je pourrais un jour envisager l'Everest?»

Axelle Florins

Axelle Florins est née en 1968 à Namur où elle vit et travaille actuellement. Elle aime la lecture et le cinéma, les voyages, les plaisirs de la table... en général. John Irving et Lars von Trier, la Toscane, le bon vin... en particulier. L'humour sous toutes ses formes. Elle écrit pour le plaisir et le partage dans les ateliers d'Éva Kavian exclusivement, parce qu'il lui manque la qualité essentielle des vrais écrivains, selon elle, la discipline.

ESPACE-TEMPS

8:00

Mon café a un goût de sable. Pas dormi évidemment. Le 85 pour l'hôpital passe toutes les sept minutes, j'ai bien le temps de sortir Soupape, histoire de me calmer. Elle frétille de joie tandis que je lui passe sa laisse. Ma chienne adore se vautrer dans le désordre sale que les pavés semblent exsuder par génération spontanée. Je la tiens court en sortant.

Il fait doux et gris. La rue déborde d'énergie. Les enfants prennent le chemin de l'école toute proche. Leurs parents s'en vont travailler. L'une après l'autre de précieuses places de parking se dégagent. Éclats de voix, et interpellations croisées montent vers ciel calé entre les façades. Un parfum de pain chaud s'échappe de la boulangerie au bas de la rue, et le légumier range son étal juste à côté. Je respire un grand coup avant d'entamer ma ballade. À cette heure, autant que vous le sachiez tout de suite, vous aurez probablement affaire à :

1. Barye, la voisine d'en face.
2. Claudine, la voisine plus haut.
3. Monsieur Szabo.
4. Madame Boules.
5. Une sorcière.
6. Le Diable ou un Ange.

D'ailleurs voilà. Tandis que je boucle ma porte, ma voisine d'en face m'interpelle gaiement de son balcon. Qu'est-ce que je vous disais.

0 pas 8:00:09, Barye, la fleur de l'âge.

– Bonjour! Quelles nouvelles ce matin? me demande-t-elle.

ANALYSES RESULTATS.

Je n'ai en tête que ces fichus examens.

SOIS UN PEU AIMABLE.

J'aime bien Barye. Je ne peux vous la décrire précisément, car une largeur de rue et un étage nous séparent toujours. De loin, c'est une brunette ronde d'une inaltérable bonne humeur. Elle me voue une amicale attention depuis que, des années auparavant, j'ai amené in extremis sa mère à l'hôpital. La vie se résume souvent d'une manière ou d'une autre à des histoires d'hôpital. Si vous l'ignorez encore, vous avez bien de la chance.

Grands sourires réciproques, les miens faux comme mes jaquettes.

– Ça va bien, merci, il fait bon ! Et vous ?

– Oui, merci ! Et Monsieur ?

LABORATOIRE PROTOCOLE.

J'abrège :

– Pas de problème, bonne journée Barye !

Je poursuis mon chemin d'une centaine de pas et dissuade à grand peine Soupape de se précipiter sur un sachet de frites vide, mais délicieusement englué de sauce andalouse. Pas envie de me disloquer l'épaule. Je fais demi-tour et remise Soupape à la maison. Elle est déçue, mais m'embrasse volontiers avant que je ne reparte. Il me faut y aller maintenant. RESPIRE. J'ai le ventre dans un étai. Je remonte la rue en comptant mes pas pour me distraire. Trente. MERDE : je ne peux évidemment échapper à la voisine plus haut, sa brosse à la main. Elle balaye son trottoir en marmonnant.

30 pas, 8:02, la voisine plus haut, Claudine - l'âge à géométrie variable.

Je crois bien que Claudine est un peu dérangée. La solitude sans doute. Elle se prétend victime de la mauvaiseté de ses enfants, de l'indifférence du monde et de la lubri-

cité de son propriétaire. En fait Claudine est une vipère flagorneuse. Je l'ai compris quand un jour elle m'a glissé entre deux lamentations que dans la rue on me qualifiait de « grosse lesbienne trop rousse ». En soi, je m'en fiche, d'ailleurs je suis brune, ou plutôt l'étais, mais Claudine me fait perdre mon temps.

Elle a dû être assez belle. Elle remplace ses sourcils inexistantes d'un trait précis comme les actrices d'avant-guerre. Ils surplombent en une expression éternellement étonnée ses prunelles pâles. Le reste de sa personne se perd en détails qui ne retiennent pas l'attention, sinon un inamovible fichu qui maîtrise une frange plate d'un honnête poivre et sel. Je dis honnête car Claudine prétend ne pas cacher son âge. Elle a septante ans depuis huit ans. Faites le compte. Bon, bref, je n'échappe pas ce matin à quelques considérations sur la cruauté du monde. Très utile, au cas où je serais de bonne humeur.

– Oh, bonjour, jolie madame ! Quelle crasse, mais quelle crasse ! Je n'ai plus vu le balayeur depuis des jours. Enfin. Tout va bien ?

– Oui oui, merci. Et vous-même ?

FICHEZ-MOI LA PAIX URGENCES ETHER PUANT PERFUSION.

– Comme d'habitude... il faut bien faire avec, n'est-ce pas... la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, nous sommes bien d'accord. Au fait, j'ai vu votre monsieur hier soir. SANS BLAGUE.

– Il avait mauvaise mine... J'ai eu septante ans hier. Comme le temps passe ! Vous, vous êtes encore relativement jeune, profitez-en. Vous ne travaillez toujours pas ? Je vous verrais bien tenir un café, tenez. Il paraît que votre maison est infestée de souris.

Quel est le rapport ? Quant à tenir un café, je ne vois absolument pas ce qui peut susciter une telle hypothèse : les cafetiers par définition ne boivent pas, sinon ils font faillite. Je m'imagine par contre volontiers à septante ans

face à la mer, ou à une montagne, mais quoi qu'il en soit face à quelque chose de beau, mon visage de trois-quarts reflétant une adorable et douce mélancolie, pleine de souvenirs amers assumés avec élégance. Certainement pas avec un fichu sur la tête, les sourcils rasés et une brosse à la main. Je ne me vois pas au-delà de cette matinée, tout simplement. Coupons court :

– Je suis un peu pressée, Claudine, excusez-moi.

Expédiée la Claudine. Mais à 86 pas, comme prévu, je tombe sur monsieur Szabo.

86 pas, 8:04, Monsieur Szabo, l'âge bravé.

– Ah! Ma préférée! Comment va ton homme, chérie? Tu l'as mis au régime ou quoi? Il est tout maigre.

20 KILOS 20 KILOS EN 4 MOIS.

Je ne réponds rien. Mais monsieur Szabo n'attend pas de réponse. Monsieur Szabo parle pour deux.

– Tu ne connais pas la dernière de ma femme? Hier elle n'a même pas reconnu Zoltán! Il n'a qu'à venir plus souvent. Évidemment que Zsanett ne reconnaît pas son fils: il est chauve maintenant! Alzheimer a bon dos! Sa grosse voix déchire l'air. Il se met à rire, d'un bon rire franc. Je ne peux m'empêcher de rire moi-même. Enchanté, il me serre dans une étreinte affectueuse embuée de Vodka. Monsieur Szabo rit tout le temps. Des rides joyeuses plissent son visage mal rasé et sertissent un regard très bleu. Il respire la bonhomie et dégage un optimisme têtue, en dépit de ses quatre-vingt-six ans, ses problèmes d'arthrose et l'Alzheimer de Zsanett. La Vodka peut-être.

– Tu as l'air en forme ma belle. Sérieusement, on aimerait voir Zoltán un peu plus souvent, mais avec les jeunes d'aujourd'hui, on sait quoi.

Les jeunes d'aujourd'hui? Zoltán et moi avons le même âge. Tout est relatif. Par chance, monsieur Szabo se fait happer par un de ses locataires qui l'amène faire ses courses. Avant d'entrer dans la voiture de ce dernier, il

m'embrasse encore, et comme d'habitude, il me lance :

– Au revoir, sois sage surtout !

Comme d'habitude, je lui réponds :

– Jamais ! Comptez sur moi !

PRIEZ POUR NOUS.

Je m'en tire à bon compte, pas d'explications à donner. Peut-être pourrai-je prendre mon bus sans autres embarras ? Las ! À cinquante-trois pas, madame Boules sort de chez elle.

53 pas, 8:07, Madame Gülenay, alias Madame Boules - l'âge boursoufflé.

Le regard globuleux de madame Boules est à l'origine de son surnom. Toute sa famille globule du regard d'ailleurs, à croire qu'elle et son mari se sont choisis en fonction de cette caractéristique, pour que leurs enfants bénéficient des mêmes orbites laiteuses et protubérantes. Par ailleurs, le père, la mère, les deux enfants sont tous les quatre obèses à divers degrés. Claudine les trouve sournois. Elle n'aime pas sans doute être saisie dans le faisceau lunaire de leur attention, insistante il faut dire. Moi je me force ce matin à une élémentaire politesse.

– Bonjour madame Gülenay, vous allez bien ?

DIEU QUE CETTE FEMME EST GROSSE.

Madame Boules renifle tristement.

– Anemdar a encore trop bu hier.

Je n'ai rien contre les buveurs, sans ça je devrais éviter la moitié de mon entourage.

– Bah, vous n'y pouvez rien, madame Gülenay, ce n'est pas de votre faute. Les enfants vont bien ?

– Leur père leur donne vraiment un mauvais exemple. Je ne sais pas quoi faire. Avec ce café au coin de la rue en plus... il y va tous les soirs maintenant...

Je veux bien croire. En effet, à un moment plus éloigné pour moi qu'Alpha du Centaure, c'est-à-dire il y a trois semaines, nous avons croisé monsieur Gülenay au Mystic.

Son ventre imposant était calé sous la tablette du bar, derrière lequel officiait l'inquiétante Dominika.

– Ça m'est égal qu'il boive, continue madame Boules, mais cette Dominika...

Madame Boules s'alarme à raison, la serveuse du Mystic a le charme vénéneux de Morticia Addams. Que voulez-vous que je lui dise?

– Accompagnez-votre mari chaque fois qu'il sort, que je lui glisse en désespoir de cause.

NODULE ECHOGRAPHIE SCANNER.

Madame Boules émet un hennissement indigné en me fixant de son regard le plus globuleux.

– Je ne vais jamais dans les cafés, me rétorque-t-elle avec hauteur, que penseraient mes enfants? Mais comment va votre mari?

Un phénomène nerveux fait vibrer sa paupière gauche. Mes digues mentales se rompent.

GASTROSCOPIE PONCTION LOMBAIRE. PRISE DE SANG.

MAIGRISSEZ. LUNETTES NOIRES JOUR ET NUIT.

Il vaut mieux que je m'en aille.

– J'ai un rendez-vous urgent Madame... Gülenay, ne... ne vous tracassez pas trop.

À une allure décourageant toute conversation, je traverse en quelques mètres l'invisible démarcation qui sépare mon pittoresque quartier d'une élégante avenue en vogue depuis quelques années. Il doit y passer une armée de balayeurs plusieurs fois par jour comme dit Claudine révoltée. J'admire les façades Art Nouveau soigneusement ravalées. Les commerces branchés se succèdent: un café-poussette, une librairie-bruncherie, un salon de thé-bibeloterie, sans oublier le restaurant étoilé, avec voiturier s'il vous plaît. 320 pas dépaysants me mènent à mon bus. Il fait très gris. JE VOUS SALUE MARIE

320 pas, 8:15, la Sorcière - figure intemporelle

J'arrive pile à l'arrêt lorsque le 85 ouvre ses portes. Je

m'y engouffre avec une dizaine de personnes. Je me fraye un passage entre caddies et poussettes d'enfant. Pas de place assise, le bus est bondé. Personne ne parle français. Dans ce concert de voix turques, marocaines, italiennes, polonaises, espagnoles et que sais-je encore, le français n'est utilisé que pour reprocher au conducteur un freinage trop brutal ou l'oubli d'un arrêt. Le français est l'esperanto de ce mélange cosmopolite.

À l'arrêt Trône, le bus se déleste d'une bonne partie de ses passagers, et je peux m'asseoir en face de la vieille dame que je croise parfois à l'hôpital depuis quinze jours. Pour l'instant, elle suit avec une attention de fauve contrarié la conversation opaque de deux étudiantes. La dame s'appelle Agathe, au vu du badge qu'elle porte au revers de son imperméable trop grand. Épaulettes de grenadier et liseré bleu. Agathe ressemble à une sorcière de livre d'enfant. Long nez busqué arrimé à un menton en galoche, yeux enfoncés et l'air mauvais. Je réprime un frisson mais je tâche d'échapper à ma méfiance naturelle. Peut-être Agathe doit-elle son air méchant à des rides mal placées? Il n'empêche, je croise les doigts discrètement, au cas où. Une malédiction est si vite arrivée.

BIOPSIE.

Une brusque éclaircie illumine le bus. Le ciel s'est dégagé et un spectaculaire arc-en-ciel surplombe les toits. Il est si beau, si inattendu que je ne peux m'empêcher de prévenir la vieille dame pour qu'elle profite du spectacle, fuyant selon le trajet du bus.

– Regardez, Madame, quel bel arc-en-ciel!

BON SIGNE C'EST UN BON SIGNE.

Je suis ravie par ce déploiement de couleurs. Mais la vieille n'y accorde qu'un regard distrait.

– Vous y allez aussi? me demande-t-elle.

Agathe a une voix très grave, surprenante comme si, à l'inverse, vous entendiez un tigre miauler.

– Excusez-moi, que j'aïlle où?

– Mais à l'hôpital, vous êtes bénévole comme moi, non ?
SI JE POUVAIS.

– Je... je ne suis pas bénévole.

– Tiens, j'aurais juré vous avoir vue avec le chariot de la bibliothèque, l'autre jour.

– Vous devez confondre, mais vous, vous êtes bénévole donc ?

– Oui, j'accompagne les patients à leurs examens. C'est parfois fatigant. Il y en a de si lourds.

Son visage se plisse en une grimace haineuse. Je frissonne. Terminus, fin de la conversation.

DELIVREZ-NOUS DU MAL.

L'arc-en-ciel a disparu.

Agathe trotte jusqu'à la porte. Avant de sortir, elle me fait un signe de la main. Toujours assise, je fais mine de ranger mon sac, puis je sors à mon tour pour me rasseoir aussitôt dans l'abribus. COURAGE LÈVE-TOI.

63 pas, 8:47, le Diable.

L'hôpital. Je ne pense plus rien. La porte tournante m'entraîne dans le hall. 7 pas, l'habituelle agitation règne. De pauvres gens font la file devant le bureau d'admission. La cafeteria est pleine. 10 pas, je m'attarde, la tête vide, devant la colonne qui indique les unités par routes numérotées. Je connais « ta » route par cœur évidemment, Unité 4, Route 4, 4^{ème} étage, chambre 415. En avant, 36 pas, l'ascenseur est rapide PRIEZ POUR NOUS PAUVRES PÊCHEURS.

26 pas, m'y voilà. Deux portes à passer, il faut sonner à cette heure. On m'ouvre. Le chariot des petits-déjeuners trône au milieu du couloir. Il flotte une odeur de café, parmi d'autres effluves moins plaisantes. 18 pas Dora ton infirmière favorite m'arrête. Ce petit monde ne se distingue pour moi que par la couleur des blouses. Verte = infirmière, bleue = aide-soignante, blanche = médecin.

– Ce n'est pas l'heure des visites, madame, vous le savez bien, depuis le temps.

– Je viens pour les résultats.

– Ah...

Elle opine. Je tente de déchiffrer son sourire, mais il est neutre.

– Bon, allez-y. Le docteur Vargas est là.

NON PAS ENCORE.

Elle me désigne la porte du bureau de Vargas. Elle est ouverte. Penché sur son ordinateur, le Diable ne me voit pas. Je fuis vers la 415, 10 pas.

– Madame!

Le Diable m’a rattrapée, je me retourne. Le Diable est jeune. C’est un joli garçon brun aux yeux très doux. Je n’y lis rien, sinon son habituelle gentillesse. Il ressemble à un Ange. Mais.

– Votre mari est au bâtiment C pour un dernier contrôle.

– Ce n’est pas encore fini?

Je m’étonne de la fermeté de ma voix.

JE VOUS SALUE MARIE.

– Une dernière précaution, mais la biopsie est négative, je suis très content. Tenez, le voilà déjà.

Tu apparais au bout du couloir, dans ta chaise roulante. Tu as l’air de beaucoup t’amuser. Agathe aussi.

21 pas, 8:54: 12,

Lorraine Tison

Lorraine Tison a 58 ans. Elle est italo-belge. Lectures/écriture, écriture/lectures sont des plaisirs sans cesse renouvelés pour cette grand-mammy qui se plonge avec délice dans l’imaginaire de ses petits-enfants... À part ça, rien à signaler, dit-elle.

Clic d'Annik Pirlot a obtenu une mention de la RTBF et fera l'objet d'une mise en ondes sur la Première.

CLIC

Je n'ai pas la mémoire courte. Ma mémoire est bien trop longue pour une seule vie.

Ceux qui n'oublient pas s'exposent à de grands malheurs.

Le matin tu t'habilles, tu entres dans une nouvelle histoire. Tu entres de plein pied dans les odeurs, les textures, les regards, le bruit des casseroles, des objets qui t'embarrassent et dont tu ne peux plus te passer... Et puis il y a le mot d'un homme qui t'effleure, un regard qui te fait trembler...

Et les choses montent lentement. Tu aimerais pouvoir t'en défaire. Mais les odeurs, les souffles rauques au creux de l'oreille. La souffrance ne partira jamais.

Tu te souviens de tout. Que faire? parce que les autres, ceux qui oublient et vivent dans l'agitation du bord de l'eau ne vous croient pas.

J'ai cinq ans, des yeux bleus et de longs cheveux bruns. Des joues roses comme celles d'une poupée. Ma maman m'aime beaucoup parce que justement je ressemble à une poupée et je fais le bonheur de tous. Tiens, le gros nuage gris là-bas sur le toit de la maison avec son bleu ciel de travail. Il m'aime aussi. Il me le dit presque tous les jours quand il descend du toit un doigt sur la bouche et que je vais jouer avec lui. Seulement on n'a pas de poupée.

Il me dit t'aime bien les contes de fées hein? Et nous parlons. Il rit. J'aime bien son rire, il ressemble au génie de la lampe d'Aladin. Ma robe est plus légère qu'un pétale, septième voile qui danse sous les mains du nuage. Tu n'as pas trop chaud ma toute belle.

Un pétale vole. Et après tout j'en ai déjà vu des petites filles nues faut pas être gênée. Il joue avec mes lèvres pas celles de ma bouche. Il s'amuse à les écarter et il me dit allez pousse et il regarde mon ventre s'appliquer. Je m'en-

fonce dans du sable chaud. Il regarde mes lèvres. Il est content. Ses doigts me font sourire. C'est doux, léger. J'aime bien les nuages même s'ils me font un peu peur.

Quand je raconte à maman que je vais jouer avec le grand nuage gris elle me dit que je cause trop. Ses grands yeux tout noirs me font peur. Pourtant je suis gentille. Je suis polie. Je dis bonjour au monsieur, avec un grand sourire qui me déchire le corps. Maman les yeux noirs fait claquer sa voix autour de moi. Je t'interdis de parler aux nuages ! Tu n'es qu'une sale petite bavarde ! Je pleure toute la nuit. Au matin mon lit est tout mouillé. On sonne à la porte. Maman ouvre. C'est le grand nuage gris. Je me cache et j'attends. J'attends que la voix de maman claque autour du grand nuage, qu'est-ce que vous racontez à ma fille. J'attends qu'elle lui interdise de me parler. J'attends que papa lui casse la figure, le couvre de bouse et de honte. J'attends qu'on l'écartèle sur la place publique et que ses cris de souffrance soient à mes oreilles la plus consolante des chansons. Mais elle ne lui dit rien. Papa non plus. Il ne se passe rien. Ils rient. Le nuage a une chope dans la main. Je comprends que papa et maman ne chasseront jamais les grands nuages gris qui peuplent ma vie. Alors je me tais et maman est contente.

Parfois dans l'appartement de grand-mère au quatrième étage, je me mets sur la pointe des pieds sur le balcon et le vide sourit sous mes pieds. Je veux devenir lourde. Tomber. Puis plus rien. Plus de nuage, plus de maman, plus de papa. Ne plus sourire sous les doigts du monsieur. Si j'avais un pantalon, je sauterais. Allez ! ça va ! Je rigole hein ! On peut rire de tout, la vie, la mort, le corps des poupées qu'on déshabille le soir de la Saint-Nicolas avec la peau qui pique un peu à cause de la barbe du monsieur. Je grandis à côté de tout. Les gens, les choses, les actions. Je vis, mais pas vraiment. Ce corps ne m'appartient pas. J'y habite par hasard. Je ne l'ai pas choisi. Je lui rends une petite visite tous les jours, pour y arroser les plantes, nour-

rir la bête, vider les ordures, je ne m'y attarde pas. Il ne fait pas bon y vivre. Mais non ! Arrêtez de m'embêter avec ça ! Je ne vis pas dans les nuages ! Je les ai bien compris ces vieux cochons. Je vis sur l'arête d'une feuille de papier en équilibre entre deux vides. Celui d'avant, celui d'après. Je n'ai pas encore bien déterminé la couleur de ma mort. Mais j'y songe. Elle est comme une petite chienne couchée à mes pieds. Elle dort. Elle rêve de quelques os à ronger. Je n'ai pas encore décidé du jour où je lui lancerai les miens. Il faut mettre de l'ordre dans tout ça. On ne part pas sans avoir rangé sa chambre, trié quelques vêtements, brûlé quelques livres, déchiré les photos de la sale petite bavarde qui se laissait toucher par les nuages. On n'en sort pas de ça. Maman elle dit que je suis méchante et que je tire tout le temps la gueule. Je lève la tête et vois au loin le visage déformé des grandes personnes qui me parlent. Est-ce ça devenir grand ?

J'ai quatorze ans. Autant se jeter sous un train, se défaire à tout prix de cette saloperie imposée qui doit vous rendre heureux, battant et souriant, autant lui claquer entre les doigts. J'invente mon naufrage. Une île m'attend. Elle est dans le bruit du vent dans les arbres. J'abandonne ce corps à l'entrée d'un vieux château en ruines. Je suis une voix perdue, un écho qui se perd et de trouve jamais d'oreille pour se poser. Je regarde le vent dans les arbres, je veux de cette main souple dans mes cheveux, sur mon cou, cette main souple qui soulève ma jupe et me caresse les jambes. Je ferme les yeux. J'ai mal. Je suis le désespoir de mes parents, leur tristesse. Je suis le désespoir de mes professeurs qui font tant d'efforts pour m'élever vers la connaissance. Et j'attire les nuages. Ils comprennent ma chair et mon silence. Ils aiment mon sourire. J'adore quand tu ris. Me dit ce grand nuage expert en paraboles. C'est un rire qui me dit que tu aimes la vie. J'ai des problèmes à l'école et maman m'oblige à aller travailler chez lui. Il a une grosse barbe noire et des cheveux d'ogre. Je vais chez

lui tous les mercredis. J'ai quatorze ans, il en a quarante trois, c'est précis, ma mémoire est longue, longue. C'est un vrai sacrifice pour mes parents. J'arrive chez lui, je sonne. Un signe à maman dans la voiture et elle part faire les courses. Dès qu'il ferme la porte, il me donne un baiser, sur la joue, c'est pour me mettre à l'aise. Ses lèvres glissent sur ma joue et s'arrêtent sur mes lèvres. Sa langue entre sans frapper dans ma bouche. Je ferme les yeux. Je me balance quelques instants dans le vide, accrochée au balcon de grand-mère. La terreur me fait tomber au centre de la terre là où le feu ronge les âmes pourries qui me ressemblent étrangement, mais il faut retrouver cet air maudit que je partage avec les nuages. Il sourit. T'es pas bavarde toi ! Je m'assieds. Il ouvre ses livres, me donne un cahier. Ses doigts courent sur le papier. Il m'explique des choses que je ne comprends pas. Ma chaise est haute. Je vais tomber. Viens plus près dit-il. Il m'installe sur ses genoux. Ses mains me tiennent. Tu n'as pas froid ? Il me masse le dos. Tu es si fine, si légère. Détends-toi tu es toute nouée, me dit-il alors en me massant les épaules. Je sens que le bout de ses doigts cherche dans le col de mon pull un peu de chair fraîche à malaxer. Et il essaie de m'embrasser, son parfum est gras, comme lui. Une eau de toilette qui pue le fric et le poil visqueux. Il écrit d'obscurs signes sur le papier que je ne vois pas. Tout se brouille. Fais un effort ce n'est pas difficile. De l'eau glisse de mes yeux à ma bouche. Il me prend dans ses bras. Ne t'inquiète pas tu vas réussir, mais tu dois bien travailler. Ses mains sont calées en dessous de mes bras. Il me frôle les seins. Des bourgeons se tendent au bout de mes mame-lons. Son gros bras autour de mes épaules, il me dévoile le mystère des équations et termine la leçon une main entre mes cuisses. J'ai chaud. J'entends le klaxon de la voiture de maman. On a bien travaillé aujourd'hui. Il me caresse la joue. Tu ne dis vraiment pas grand chose toi ! Je fourre mes cahiers dans mon cabas. Il fait un grand signe de la

main à maman. Dans la voiture, je pleure. Ah non ! Tu ne vas pas recommencer, cet examen tu dois le réussir. Je regarde les jours de la semaine passer avec le cœur serré. Je sais que mercredi arrivera vite. Mercredi et ses cours privés. Je fais tout le temps semblant. Deux fois, trois fois. Je superpose mes vies à la vitesse de l'éclair. Parce qu'au fond, il ne se passe rien. À l'école, j'ai peur de le voir mais je souris quand je le vois. Je me dégoûte.

Quand mercredi arrive, quand je suis seule avec lui, j'ai peur de ses mains, je ne sais jamais ce qu'il va en faire, me toucher ou si je ne comprends pas un calcul me donner une petite fessée, comme ça, entre nous, on peut rire un peu ! Recalée. Tu ne seras donc jamais bonne à rien ! Le jour de la délibération je les vois tous deux soupirer de concert en me regardant. Je ne sais pas ce que je vais faire d'elle dit ma mère à l'ogre barbu qui se gratte le nez. Ses yeux me piquent. Je frissonne, ça monte du bas du dos et ça s'arrête derrière les oreilles. Si je pouvais au moins réussir quelque chose dans ma vie, mais rien ne passe, je n'ai aucune joie de vivre, aucune envie. L'ogre barbu s'approche de moi et me souffle que je peux revenir chez lui quand je veux pendant les vacances. Ce ne sera pas du luxe ajoute-t-il. Ses doigts tant détestés, ses doigts si doux de pluie fine et de brume soupèsent une pile de papiers en me regardant. Je suis paralysée, envahie par des milliards d'insectes qui me dévorent la peau. Il me fait peur. Une peur froide, panique, dissimulée dans ma poitrine prête à exploser, dans mes cheveux, ces seins que je rêve de raboter, ce corps que je n'aime pas, rendez-vous du désespoir et de quelques marchands d'esclaves, mes jambes crispées, fatiguées de se serrer pour un rien, se défendre car il n'y a personne ici-bas pour m'aider. Je pourrais disparaître avec lui et ses gros doigts dans mon sourire, il n'y aurait pas d'avis de recherche. Je le sais. Depuis ce jour où le nuage, avec son bleu ciel de travail, est venu sonner à la porte et que papa et maman ne lui ont rien dit, j'ai compris ce jour-

là, que je ne valais pas grand-chose, et que je n'étais rien. Je suis le désespoir de ce nuage expert en paraboles qui a fait tant d'efforts pour m'élever vers la connaissance. J'entends toujours ses pas d'ogre dans le couloir, son entrée en classe, les narines dilatées par les chairs fraîches et soumises à la sanction des bulletins. Ma trouille au ventre quand il se penche au-dessus de mon banc pour regarder ma copie, et ses yeux. Ses yeux me piquent. Je frissonne. Je sens la mer rouler entre mes jambes. Le sel me pique la peau. Mes joues explosent et prennent feu. Je vais vomir. Ce n'est pas bien de l'avoir laissé faire. Mais au fait que s'est-il passé pendant ces quelques mercredis après-midi?

Rien, tout cela n'a servi à rien du tout dit-il de sa grosse voix en jetant ma copie sur le banc. Il se penche vers moi. Je sens ses cheveux près de mes oreilles, sa barbe noire qui tient serrée entre ses poils les corps de toutes ses femmes mortes après l'amour et son odeur, odeur de terre et de vent, de sève et d'amande. Ta maman doit être bien déçue. Je pleure.

Je suis toute petite. Je sens bien qu'elles sont lourdes les larmes dans mes yeux aussi lourdes que les doigts du nuage enfoncés là où les vagues frissonnent entre mes jambes. La maladie qui me ronge et me fera mourir est là, dans ces mains qui m'écartent les lèvres, pas celles de la bouche et me disent pousse pour regarder les vagues rouler sur mon ventre. Je m'enfonce dans du sable chaud, c'est doux, mais je suis sale. Sale. Alors je souris. Mon corps trompe tout le monde. Qu'y a-t-il de plus trompeur qu'un corps? Cet entrejambe dans lequel tout passe. C'est là que je n'habite plus.

J'ai vingt ans maintenant et je ne suis plus de ce monde. Je suis un silence, un sorte de clown blanc dans ces soirées où il est de bon ton de se donner en spectacle pour être reconnu par la meute. En fin de vers, dans les rimes féminines, on laisse tomber le comme un voile. Le mot ainsi mis à nu peut mieux vous atteindre. Tu ne te relèveras

pas vivante de ce texte. Alors je reprends mon histoire. Vingt ans? Et quelles sont vos expériences antérieures? Qu'est-ce que vous avez fait? Je ne sais pas. Toujours dans la rigole. Je souris. Peur de salir les pavés. Bon allez on en reste là pour aujourd'hui. Laissez vos coordonnées, on vous recontactera. Je sais que d'un geste de la main, je valserai dans la poubelle. Je souris, et je m'en vais. Le lendemain, l'homme me téléphone. Comment te sens-tu après cette première journée de travail? me demande-t-il. C'est un nuage expert en sciences commerciales. Je suis surprise. Quelqu'un me demande comment je vais. Il est doux. Je pense que tout va bien se passer, souffle-t-il à mon oreille. Je frissonne. Il me propose de me reconduire en voiture. J'accepte. Je m'enfonce sur le siège de l'auto. Je regarde ses mains, elles semblent caresser même la lumière, l'air, le volant, je suis bien. Il me parle de ses projets et de notre rencontre. Je me suis douté tout de suite que nous ferions du bon travail. C'est la première fois que j'entends de tels mots. Ils coulent dans ma tête, me réchauffent le cœur. Il me parle sans me regarder, sans me toucher, il a les yeux fixés sur la route, je la vois, amoureuse et toute petite, se jeter dans ses pupilles. Jamais dans ses mains, je sens que je deviens la route, je le guide et il me suit. J'existe dans ses yeux je me moque du reste. La sueur des corps, les odeurs, la chair qui se frotte contre une autre chair et rougit, mais tu dois pas être gênée hein petite. C'est le bon génie qui sort de sa lampe et me parle doucement à l'oreille. Je referme la lampe d'Aladin, elle fait un petit clic en tombant sur la route. Clic. C'est le petit bruit du verrouillage des portières. Tout en conduisant, il prend ma main et la dépose entre ses jambes, puis il met doucement sa main entre mes jambes. Ce n'est pas vrai. Il ne se passe rien. Pas lui. Je regarde la route, ma main est paralysée. Je ne bouge pas. J'ai chaud. Les arbres se penchent au dessus de mon corps pendant qu'un grand nuage gris me déshabille. Je souris. Il fait descendre la fermeture éclair de mon

jean et glisse trois doigts, là-bas, entre la chair et le coton. Je m'envole. Le monde s'éloigne de moi. J'habite dans ce château en ruines au bord de la mer. Je ne suis rien d'autre qu'une voix, une petite mort qui erre comme une âme en peine. Il enfonce ses doigts. J'ai chaud. Je souris. Il plie et déplie lentement ses doigts puis la voiture s'arrête. A l'entrée d'un bois, je vois l'ombre du loup qui me lèche, lèche, lèche de sa longue langue. Je suis toute mouillée. Il devine un muscle tendu prêt à céder, il me regarde en souriant devenir de plus en plus abandonnée. Abandonnée. Je pourrais crier, personne ne me croirait. Et surtout pas ma mère. Et mon père, mon pauvre père dans tout ça ! Il ne croit pas aux horreurs des contes de fée. Il me dirait que je cause trop. Je m'abandonne dans ses mains. Comme ces chiens jetés sur l'autoroute des vacances. J'erre toute seule loin de mon corps. Je marche en pleurant, je peux pleurer de toutes mes forces, personne ne me voit, je peux hurler, déchirer le mur du son de mon hurlement, personne ne m'entend. Mes larmes ne sont pas dérangeantes. Je les regarde de mon pays mouillé du bord de la mer, avec les vagues qui me fouettent le ventre, le front collé à la fenêtre de mon château ruisselant d'eau.

L'homme soulève le pull de la fille souriante. Le ciel, les étoiles, les lumières, l'ombre des arbres s'agitent, encerclent la fille, la secouent pour mieux la toucher. Je m'arrache de ce corps. J'entends la voix rauque du petit chemin de terre où la voiture s'est arrêtée. Il tousse et le siège de la voiture s'agite sous mes reins. Des mains me cherchent et me fouillent. Le fer des jambes m'écartèle. J'ai les yeux fermés. N'ouvre pas les yeux. Ne regarde rien. Ne t'inquiète pas. Tout passe. Ce n'est pas toi qui as mal. Toi tu es loin, tu es la princesse d'un château en ruines. Ton amant, c'est ce grand voile de brouillard qui te protège du diable. Je pars. Je vais voir grand-mère. Avec du sang dans mon petit panier. Elle me dit Bonjour ! Ouvre la fenêtre et le vent te sauvera ! Et au moment où je vais me

laisser tomber du quatrième étage, j'entends un léger clic.

Voilà, nous sommes arrivés. Mon jean est reboutonné, mon pull sagement étiré sur mes hanches. Il sort de la voiture, m'ouvre la portière et je vois la silhouette de maman se dessiner dans la lumière d'une porte ouverte, tout se passe bien? demande-t-elle d'un ton distrait. Impeccable dit-il en levant son pouce. À demain ma belle. Il me pince la joue. Maman il s'est passé quelque chose. Quoi! dit-elle énervée comme d'habitude. Méchante qu'est-ce que tu as encore fait? Je ne veux plus travailler avec lui. Elle lève les yeux au ciel. Tu te rends compte de ta chance, c'est une chance inouïe. Un engagement comme ça! Mais. Tais-toi! Elle fouille l'armoire à pharmacie et me tend un petit comprimé rose. On en reparlera plus tard. Je monte sans un mot de plus. Clic. C'est très doux, léger. Clic. On te verrouille le cœur, le corps et l'âme. Clic. C'est ainsi que ça se passe. Après, quand on déverrouille la porte et que tu sors de là, les jambes tremblantes, le vomit et le sperme t'inondant du ventre à la bouche, il suffit simplement de faire un petit effort, clic. Tu te couds la bouche et tout rentre dans l'ordre. Je vais me coucher. J'ai mal entre les jambes. Je rêve que ma mère m'arrache les lèvres avec ses ongles rouges. Elle va les offrir à cet homme. Ne vous inquiétez pas, elle reviendra à la raison. Je suis un « e » muet en fin de vers. On ne me prononce pas. On me laisse tomber. J'ai dit à maman ce matin en partant, je vais voir grand-mère. Elle devient toute petite. On dirait qu'elle va mourir. Nous nous regardons. Pour la première fois. Dans ses yeux je vois deux guerres traversées vaille que vaille. Que voit-elle dans les miens? Elle me dit qu'ils sont plus bleus que le ciel, presque transparents. Comme les nuages, je lui dis ça en rigolant. Elle sourit. J'aurais tant aimé mieux te connaître dit-elle. Puis elle somnole un peu. Ses doigts tremblent. Je regarde l'appartement. Les photos. Le papier peint. Je vois un visage enfermé dans un cadre de bois blanc. Cinq ans, de longs cheveux bruns et

une petite robe d'été toute légère sous les doigts du vent. J'ai mal au ventre. Je vais sur le balcon. La lumière me saute au visage. J'ai le vertige.

Je respire. L'air est doux. Sa douceur me donne les larmes aux yeux. L'odeur du vent. Les mots se posent sur le vent. Ils n'ont plus besoin de chair pour vivre. Je vais devenir légère, un mot à peine prononcé, resté coincé au fond de la gorge, poussé du bout des lèvres comme un enfant timide et mal dans sa peau. Les mains posées sur la balustrade, je regarde en bas. Les magasins. Un arrêt de bus. Je me penche légèrement. Tout va tellement vite, tout cela n'était qu'un rêve. Maintenant, c'est fini, je m'éveille. Regarde maman ! Je vole ! Clic. Rideau.

Annik Pirlot

Annik Pirlot est née à Huy en 1966 et vit à Gelbressée. Professeuse de diction déclamation au Conservatoire Balthasar-Florence de Namur, les mots écrits, parlés et contés sont une passion qui remonte à l'enfance. Prix du Festival du Conte de Chiny en 2008, elle raconte des histoires quand l'occasion se présente. Elle aime Pablo Néruda, les contes de Grimm et d'Andersen, les récits de Résistance et les chansons de Trenet.

Nouvelles distinguées



LE BRUIT DES CORPS QUI SE HEURTENT

Je l'ai ramassé sur le bord de la route, un jour d'été frileux imperméable à mes prières pour que la pluie cesse.

Dit comme ça, on dirait que je parle d'un chien, mais t'aurais vu la façon dont il s'est ébroué quand il s'est assis dans ma bagnole, t'aurais juste pas eu d'autre mot pour le qualifier.

Un chien, donc.

Le poil brun coupé court, l'œil gris, taille au garrot à peu près la même chose que moi, sexe tendant vaguement vers le masculin, j'ai donc opté pour *il* comme *le truc*, *le bestiau*, *l'ado*.

Car ado, ça, il l'était. Quinze ans à tout casser, la gueule à essayer de gruger les garçons de café à coups de *j'ai oublié ma carte d'identité allez sois sympa sers-moi une bière*, la gueule pas crédible quoi.

Je ne sais pas trop pourquoi je me suis arrêtée à son niveau. Peut-être parce qu'il avait l'air un peu paumé, avec sa parka trop grande et ses baskets éculées, sans sac à dos, à des années-lumière de la première ferme. La cambrousse, c'est pas l'endroit où t'es censé croiser des gosses en mal d'aventure.

Ni même des chiens, d'ailleurs.

Quand j'ai baissé la fenêtre côté passager, il m'a regardée un peu comme si j'étais un ovni. Sa capuche lui tombait devant les yeux, ça lui donnait l'air d'un martien. L'un dans l'autre, ça m'a confortée dans l'idée qu'on était destinés à se rencontrer, au moins pour que je le ramène chez lui bien au sec.

Il a ouvert la portière, s'est assis en se fichant pas mal de tremper le tissu fané du siège, et s'est tortillé un peu pour balancer sa parka à l'arrière. Il avait un casque sur les oreilles, un baladeur dans la poche kangourou de son

pull, et manifestement aucune envie de m'indiquer où je pouvais le déposer.

Bon.

J'ai enclenché la première dans un râpement foireux en me disant qu'à défaut d'itinéraire précis, je pouvais bien continuer à rouler toujours tout droit comme d'habitude, quitte à le déposer à la première station-service à laquelle je m'arrêterais.

Ma bonne résolution s'est heurtée aux silences dont il ponctuait mes tentatives de communication. À mesure qu'il ignorait mes questions légitimes sur sa présence à mes côtés, ma mauvaise humeur grimpait en flèche et la perspective de le faire dégager de ma caisse séance tenante m'obsédait de plus en plus. Je crois que le pire, ça a été quand, d'un air de propriétaire, il a tripoté mon autoradio qui ne captait rien à part des grésillements. Il l'a éteint dans un crachotement asthmatique. Et moi ça m'a mis les nerfs en boule.

Je veux dire, d'accord, je n'attendais pas de lui une reconnaissance éternelle, ni même un remerciement quelconque, mais juste un signe de vie, un regard, un sourire, la preuve qu'il était vivant, et puis quelque part que moi aussi je l'étais.

Au moins pour lui, au moins pour cinq secondes.

J'ai ralenti sans le vouloir, hésitant à le balancer en marche. J'ai serré fort le volant dans mes doigts, et je l'ai regardé. Sa tête de morveux qui n'avait aucune idée de ce à quoi demain rimerait m'a renvoyé plein de souvenirs à la tronche, et l'impression saugrenue qu'il faisait une fugue m'a traversé l'esprit comme une balle perdue. Moi qui avais déjà du mal à me prendre en charge, j'ai commencé à me sentir responsable de lui.

Pour échapper à cette sensation perturbante, j'ai allumé les phares et une clope d'un seul geste.

Je n'avais pour me distraire que le vague écho de la musique qu'il écoutait trop fort.

Tu parles d'une compagnie.

Je n'avais pas encore réussi à oublier sa présence quand un panneau a signifié qu'on quittait provisoirement ce no man's land dans lequel on s'était perdus. Je me suis garée devant la seule supérette du hameau, ai ouvert la portière à mon antipathique passager et lui ai proposé en grinçant des dents d'aller acheter un truc à manger. Il n'a pas daigné descendre de la voiture.

J'ai roulé des yeux. Évidemment, s'il avait peur qu'on le ramène à la maison par la peau des fesses, hein. N'empêche que ça m'a agacée. J'avais un peu dans l'idée de l'amadouer avec un sandwich pour lui faire cracher le numéro de ses parents, ou de le laisser en gage au gérant en échange d'un paquet de cigarettes, et puis de reprendre ma route vers nulle part.

En plus, il avait arrêté de pleuvoir.

Je me suis massé l'épaule pendant que je payais mes achats, pas certaine de l'attitude à adopter vis-à-vis de lui. C'était un gamin, j'étais une gamine, on n'allait pas aller loin comme ça. Et puis je n'avais pas trop envie de me faire accuser d'enlèvement ou de je ne sais pas quoi d'autre par-dessus le marché. J'ai jeté un œil à la caissière qui me tendait un sac en plastique, et là tout de suite, à cause de son chewing-gum qui éclatait et de son verni rose criard, j'ai su que je ne pouvais lui confier ni mon problème ni mon passager.

J'étais toute seule dans ma merde.

Du coup, j'ai fait comme j'ai toujours fait. J'ai fui. Mais avec lui.

On s'est arrêtés un peu plus loin, au bord d'un champ, au pied d'une colline. Il m'a piqué une clope pour accompagner son sandwich, il a crapoté deux fois dessus comme un grand puis il est devenu tout vert. J'ai soupiré en lui tapant le dos, ça m'a rappelé mes premiers joints et l'univers enfumé qui me hantait, pas si longtemps auparavant. J'avais coupé les ponts avec tout ça, et y repenser me chif-

fonnait un peu le moral. On se poilait bien, quand on avait quinze ans. Pas d'avenir et pas de regrets, on se permettait tout.

Je me suis senti l'âme d'une vieille peau, et je lui en ai voulu. J'ai dressé la tente pendant qu'il voltigeait dans la nicotine, j'ai partagé avec lui une couverture et les souvenirs qu'il me refilait comme une maladie, et il s'est endormi tout habillé alors que je lui demandais combien de temps il pensait squatter.

On a avalé le quotidien en quelques jours, on s'est bricolé une routine en même temps qu'on mettait de la distance entre son avenir et lui, entre mon passé et moi.

Un matin, je l'ai tiré de la tente au lever du soleil, parce que la lumière était belle et que j'avais de nouvelles piles pour mon appareil photo. Il a grogné, il a glissé son casque sur sa tête, ses mains dans sa poche ventrale, et il m'a suivie sans trop broncher. Son statut de chien se confirmait petit à petit.

J'ai tout fait avec lui. Je l'ai fait grimper puis dévaler la colline, je l'ai accroché dans un arbre, je l'ai enterré jusqu'à la taille, je l'ai fait sauter, courir, voler, rouler dans l'herbe, je l'ai fait poser dans des situations aussi naturelles que surréalistes, et puis je l'ai fait rire, aussi, même s'il essayait de le cacher sous sa capuche.

De derrière mon objectif, j'avais presque l'impression de le libérer de quelque chose, et ça a fait s'agiter les incertitudes dans mon ventre.

Ce gosse, définitivement, c'était moi.

Je suis repartie sur les routes persuadée d'avoir sur le siège passager la possibilité de tout recommencer.

Tout doucement, en silence, il s'est fait une place dans mon univers. Je lui ai confié quelques morceaux de moi, sans trop savoir si ça l'intéressait. Parfois il levait les yeux au ciel en soupirant quand je racontais une anecdote vaseuse, parfois il me regardait un peu moins à la dérobée quand je parlais de mon passé, de ma mère, de mes

mauvais souvenirs et puis du reste aussi.

J'ai interprété tout ça en lui inventant des bouts de vie, des images qui lui colleraient bien, des amis qu'on aurait pu avoir en commun. Je l'ai imaginé comme j'avais envie qu'il soit, et jamais il n'a protesté.

J'aurais dû me méfier.

Le jour où on s'est rendu compte qu'on puait quand même un peu, on a pris une chambre dans un motel miteux et on s'est relayés à la salle de bain. Il en est sorti alors que j'étais déjà couchée, et je l'ai entendu fouiller dans un sac en grommelant. J'ai allumé la lumière, ça l'a surpris.

Et moi encore plus.

Avec juste un débardeur sur le dos, sa silhouette hurlait tout ce que je n'avais pas voulu voir, et ça m'a crevé les yeux. Mon chien évadé était en fait une chienne en vadrouille.

Elle m'a jeté un regard acide et est retournée dans la salle de bain sans le moindre commentaire.

Moi je me suis recouchée les yeux grands ouverts.

Ce que ça changeait, je n'en sais trop rien. Mais quelque chose de génial venait de se vautrer, et elle avait l'air de n'en avoir rien à foutre.

Dans la voiture, le silence était nouveau. La radio en était au stade terminal du cancer des enceintes, et ça n'arrangeait en rien mon humeur orageuse. Elle regardait obstinément par la fenêtre, la musique dans les oreilles, et moi j'avais juste envie de nous envoyer dans le fossé sans préavis.

Le simple fait de l'entendre respirer, ça me faisait serrer les dents à en avoir mal. Je me sentais trahie, par elle d'abord, et puis par la normalité aussi. Le quotidien se ressemblait désespérément alors qu'elle, elle avait complètement changé, alors que dans ma tête plus rien de ce que j'avais imaginé pour elle ne trouvait d'appui dans la réalité.

J'avais perdu ma deuxième chance. J'étais paumée. Et je

ne connaissais toujours pas son prénom.

M'en rendre compte, ça m'a fissuré l'estomac.

J'ai dû faire une embardée plus menaçante que les autres, parce qu'elle s'est accrochée à mon bras. Elle m'a regardée alors que j'essayais d'arrêter de trembler, elle a branché son baladeur à l'autoradio, et le hard rock crépitant qui a en a jailli m'a renvoyée à mes souvenirs d'adolescente en colère.

Les basses pour faire battre mon ventre, les hurlements du chanteur pour exorciser mes idées noires.

Ça valait toutes les explications du monde.

Et puis elle m'a dit merci.

Ce soir-là, on a allumé un feu de camp. J'observais le reflet des flammes dans ses yeux gris en me demandant pourquoi on était allergiques à nous-mêmes, toutes les deux, et j'ai exigé d'un ton dur qu'elle enlève son pull trois fois trop grand.

Je ne sais pas pourquoi elle a accepté.

Je ne sais pas non plus pourquoi elle n'a pas protesté quand j'ai sorti mon appareil photo.

C'était une drôle de punition que je lui infligeais, d'assumer sur pellicule ce qu'elle refusait d'être. Je voulais me venger de ce malaise qu'elle nous faisait subir. C'était puéril et j'en avais conscience, mais je me suis mordu la langue et j'ai continué à la mitrailler.

Petit à petit, alors que je lui tournais autour, elle m'a raconté. Elle avait une voix rauque, pas franchement agréable, et elle parlait tout bas comme pour mieux se travestir.

Elle m'a raconté les détails stupides qui font une vie, sa cuite la plus mémorable, son premier jour dans son lycée, la nouvelle déco de sa chambre, la dernière fois qu'elle s'est disputée avec ses parents.

Elle m'a raconté tout ce qu'elle imaginait quand en secret elle se déguisait en garçon, quand elle parlait à son miroir au masculin.

Elle m'a raconté tout ce qu'elle entendait à l'école, dans son dos, tous les mots qu'on utilisait pour la qualifier et qu'elle ne comprenait pas toujours.

Elle m'a raconté combien elle étouffait et combien ma proposition lui avait donné envie de me suivre pour vivre un peu comme moi, parce que moi j'avais l'air libre et qu'elle aurait bien aimé que je lui apprenne comment faire.

Elle m'a raconté que cette virée, c'était comme des vacances, une parenthèse où elle pouvait enfin être elle-même, et que la perspective de rentrer chez elle dans sa famille de cons lui donnait des idées sanglantes.

Le tout sans respirer ou presque.

J'ai avalé tout ça sans respirer non plus, et puis j'ai posé mon appareil. Je me suis assise à côté d'elle et j'ai allumé une cigarette.

Dans ma tête je n'ai trouvé que les mots pour lui hurler que ma vie était naze, que j'avais tout raté et qu'il ne fallait pas qu'elle suive le même chemin, les mots pour lui hurler qu'elle pouvait faire de grandes choses en s'assumant, en se foutant du regard des autres et en balançant sa différence au-dessus de sa tête comme une fronde.

J'avais envie de lui hurler ma solitude et ma nausée, la peur des autres qui me hantait tout le temps, ma lâcheté et mon dépit quand j'oubliais de manger et de dormir pour penser à tout ce qui ne me concernait pas. J'avais envie de lui hurler mes propres échecs, ma fuite éternelle et ma fatigue du genre humain.

Tous mes cris sont restés coincés loin dans ma gorge.

Ça lui a brisé un truc derrière les yeux, et j'ai eu l'impression de la trahir. Alors j'ai fait la seule chose que je pouvais faire.

Je lui ai donné mon numéro.

Comme ça, la promenade sera jamais vraiment finie.

Quelques jours plus tard, je l'ai déposée là où elle avait déboulé dans ma vie. De savoir vers quoi je la renvoyais,

ça me pourrissait un peu de l'intérieur, mais je ne voulais pas qu'elle fasse les mêmes conneries que moi. Je voulais croire qu'elle était plus forte que moi, qu'elle saurait faire face.

Grâce à elle, j'avais la possibilité de tout recommencer, et je ne voulais pas lui faire subir mon deuxième échec.

J'ai attendu qu'elle disparaisse de mon champ de vision pour remettre le contact. Un morceau de hard rock a accompagné le ronflement du moteur. Elle avait délibérément laissé son baladeur sur le siège passager.

Le lendemain, elle m'appelait.

Le surlendemain aussi.

Trois jours plus tard, elle reprenait les cours.

Le mois suivant, je venais la chercher pour lui rendre son joujou, et pour un petit tour.

Puis elle me présentait sa copine.

Aujourd'hui, je suis assise sur mon lit, dans ma chambre, chez ma mère. Elle aime mon travail, ça change.

Je regarde mes photos de la soirée au feu de camp dans le magazine qui les a publiées. Je fume une cigarette en mettant le doigt sur chaque grain de beauté qui déchire le papier glacé.

Y'a un truc qui cloche. Un truc qui manque.

Elle.

Laure-Anne Blanc

Laure-Anne Blanc a un pied au Luxembourg, l'autre à Namur. Le jour, elle a 26 ans et explique l'accord du participe-passé à des adultes. La nuit, elle en a 15 et s'invente des mensonges grandeur nature pour résister au tic tac harassant de l'horloge. Entre les deux, elle s'alimente de Chrétien de Troyes et de Gabriel Garcia Marquez, de Thomas Gunzig et de Marie-Aude Murail.

CHANGEMENT DE QUAI

L'homme lève la tête et aperçoit une trouée dans la brume, un point bleuté à travers le rideau de nuages sans couleur. Étonnant, le soleil a été depuis longtemps battu, il ne passe plus jamais. La lumière blanche a rendu les peaux grises : l'homme a le regard presque vitreux et le dos légèrement voûté, ses yeux ne disent pas à quoi il pense, ni même s'il pense à quelque chose. Il passe devant les barres d'immeubles, gris eux aussi. En fait toute la ville est devenue terne depuis longtemps déjà, difficile de compter le temps quand les couleurs disparaissent. L'homme fait simplement partie de la ville. Imperméable noir, chapeau noir un peu élimé enfoncé sur les rides, il traverse une pluie fine et insistante. Il n'aurait jamais dû garder ce chapeau, il aurait dû prendre le nouveau il y a longtemps comme le suggère le code, comme le suggère le bon sens. Mais il l'a gardé. Il a l'impression que ça le rend un peu différent, et sans vraiment savoir pourquoi, il aime cette sensation. Il sent que ça n'est pas approprié ce chapeau abîmé, mais il sent aussi qu'il en a besoin, quelquefois. La pluie semble ne jamais devoir s'arrêter, elle refroidit les entrailles. Cela n'a pas tellement d'importance.

L'homme se présente machinalement sur le quai numéro vingt-sept, exactement quatre minutes avant l'arrivée du train. À gauche et à droite, alignés avec précision, d'autres imperméables surmontés d'autres chapeaux cachent d'autres mines cireuses. Cette tenue reste la plus efficace quand il pleut. Pour attendre, le plus simple consiste à ne pas bouger car l'absence de mouvement supprime l'impatience. Les silhouettes parfaitement immobiles pourraient se confondre avec des robots que l'on aurait mis hors tension, laissant la brume blafarde glisser sur leurs visages. Ils n'ont visiblement pas échappé au gris de la

vie. Ils attendent quatre minutes. La sonnerie des Informations retentit ; les cent chapeaux se tendent comme un seul être pour mieux entendre la voix. Certainement une information importante, d'autant qu'elle n'aime pas se répéter.

«Attention, changement de quai, le train numéro 45798 à destination du Travail est annoncé voie vingt-quatre au lieu de voie vingt-sept».

Avec une précision militaire les imperméables effectuent un demi-tour et dirigent leurs pas droit vers les escaliers, puis vers le quai numéro vingt-quatre. Pas de bousculade, pas de commentaire, tout est réglé maintenant.

Pourtant l'homme au chapeau élimé n'a pas bougé, il a regardé, il n'a pas bougé. Il ne se l'explique pas lui-même. Il garde la tête légèrement baissée. Au loin sur sa droite il aperçoit bel et bien un train qui se dirige vers la voie numéro vingt-sept, si lentement. Ses phares le dévisagent à travers l'air malade du matin. Un hurlement métallique et les wagons s'immobilisent, faisant frissonner l'homme. Il scrute le quai à droite à gauche, personne, aucun bruit si ce n'est le cliquetis du panneau d'affichage qui peine à faire apparaître une destination. Cela lui rappelle vaguement ses cours de Civilisation et les nombreux films en carton pâte des Années Créatives.

Le chapeau de l'homme se relève de quelques centimètres, laissant apparaître une poignée de wagon. L'homme voit sa main blanche se refermer sur la poignée, froide et mouillée mais bien réelle. Il n'a qu'un pas à faire, il saute dans le train. Quelqu'un l'a-t-il vu ? Il avance lentement dans le wagon sans parvenir à s'asseoir, la tête toujours baissée, le chapeau en guise de bouclier. Finalement il choisit un siège dos à la fenêtre à l'extrémité de la voiture.

Et le roulis du train s'installe, accompagné par le crissement brutal des essieux sur les rails usés. L'homme se tient droit, les mains posées sur les genoux, il relève la tête

et attend. On passe les limites de la ville, leurs entrepôts en fer, leurs wagons abandonnés, et les lopins avec cette terre qui ne donne plus que de vieux débris et de la boue. La porte du compartiment s'ouvre et laisse passer un vieil homme moustachu en habit de contrôleur rouge et gris. Il lui tend un verre d'eau fraîche et un mouchoir en tissu blanc.

Resté seul, l'homme finit par se détendre et enlève son chapeau. Il a transpiré, il remet soigneusement en place ses quelques cheveux. La porte du wagon s'ouvre à nouveau et laisse passer une tête de cheval. Non, de poney. Non, un poney entier ! Un poney shetland marron et blanc, portant une selle de cow-boy version miniature. L'homme n'en a évidemment jamais vu de réel. Ses poils longs d'hiver ont un peu blanchi et il a de grands yeux brillants probablement aveugles de la cataracte. Sa respiration bruyante et régulière fait bouger doucement ses naseaux finement dessinés. Il marche paisiblement jusqu'à se retrouver arrêté par la porte suivante. Avec toute la discrétion dont il est capable, l'homme se lève et s'approche du poney. Il attend, tête baissée, un œil sur le poney, un œil sur la porte verrouillée. Enfin il rassemble sa volonté et, doucement, il s'approche de l'animal, tend la main, et tourne le loquet du compartiment. Il a perçu en passant au-dessus du poney une intense chaleur, il a entendu son souffle, et il a senti cette odeur inconnue d'équidé. Le garrot du poney a tremblé, comme pour enlever une saleté, quand la main de l'homme l'a effleuré ; il a juste eu le temps de sentir les poils de la crinière, doux et rêches à la fois. Il ne connaît pas cette matière. La porte s'est ouverte, laissant passer le tonnerre étourdissant des essieux et du vent. L'homme s'empresse d'ouvrir l'autre versant du compartiment et suit le poney qui s'y engage. L'homme n'a plus qu'une idée en tête, sentir à nouveau cette odeur nouvelle, cette chaleur d'animal, entendre à nouveau la respiration d'un autre être. Il avance donc avec le poney, lui ouvrant

les portes des wagons, pendant une éternité. Chaque fois qu'une porte pivote, le bruit de l'extérieur emplit tout l'espace jusqu'à faire mal. Finalement les deux passagers arrivent dans le wagon de tête : une lourde porte laisse entrevoir des machines, des boutons, un siège, un enfant. Mais aussi de la paille au sol et un bloc de sel accroché au mur de droite. Dans l'encadrement de la porte, un enfant à genoux sur un tabouret fixe les rails droit devant. Le poney se poste à sa droite, attirant son attention quelques secondes. Une main d'adulte se pose sur l'épaule de l'enfant, mais l'homme ne peut pas voir à qui elle appartient. Malgré sa curiosité dévorante, il reste dans l'ombre à observer, puis finit par faire demi-tour, rongé par la peur.

Sur le chemin du retour, il surprend une vieille femme assise sur un siège, elle semble fixer ses vieilles mains comme si elle les découvrait seulement. Il ne l'a pas vue à l'aller. Il passe rapidement à sa hauteur, sentant son regard usé se poser sur lui. Sensation de froid et de chaud en même temps ; il fuit vers l'arrière du train, s'apercevant que chaque compartiment est occupé par une personne. Ils ont l'air gentil, ils sourient souvent. Et même un homme d'une quarantaine d'années, tout tatoué, éclate d'un rire sonore en le voyant passer, la bouche grande ouverte. Comme c'est beau un tatouage ; lui qui croyait cette pratique disparue dans les Centres Urbanisés.

Dehors les fenêtres se sont salies, on ne distingue presque plus la lumière à travers. Mais depuis combien de temps se trouve-t-il dans ce train conduit par un homme, un enfant et un poney ? Et pourquoi roule-t-il si vite ? L'homme suffoque, il ouvre une fenêtre à la recherche d'un peu d'air, mais une matière épaisse et colorée a recouvert la rame. Il s'aventure à la toucher : c'est humide, vivant sous ses doigts blancs. La chose n'essaie pas de rentrer, elle lui rappelle une petite fleur rouge en forme de bouchon qu'il avait trouvée accrochée à un rocher sous l'eau, le jour du grand départ. La fleur, douce et spongieuse, réagissait à la

moindre caresse, s'ouvrant et se fermant. Quelle chance de voir la mer ce jour-là. Certes il était parti loin de sa vie d'avant et il avait accepté de tout oublier, mais au moins il avait pu voir la mer et continuer à respirer. L'homme referme la fenêtre d'un geste brusque, ému par ces souvenirs et terrifié par ce qui l'entoure. Il se prend le visage dans ses mains moites et froides. Quand il ose enfin écarter les doigts pour glisser un regard autour de lui, rien n'a changé, le train file toujours. L'homme referme les yeux.

Les mouvements du train semblent s'espacer, puis s'arrêtent totalement. Il tourne prudemment la lourde poignée de la porte. Les parois extérieures sont recouvertes de l'étrange matière visqueuse, marron, verte, rouge. Il se trouve dans une petite gare de station balnéaire du Nord, vide et froide. Aucun train sur les autres voies, aucun passager en transit, aucun employé de la Compagnie De Train, et pourtant la gare ne semble pas désaffectée. Les panneaux d'affichage clignotent sans parvenir à fixer de destination ni d'horaire. Les horloges de la gare indiquent toutes des heures différentes, des heures qui n'existent pas.

Avant d'atteindre le hall de la gare, l'homme roule son imperméable en boule et écrase son chapeau pour faire rentrer le tout dans son cartable. Il le cache soigneusement derrière un bac de fleurs passées et s'en va. Les rues lui donnent une sensation de déjà-vu, douce, chaude. Comme une odeur oubliée que l'on retrouve par hasard au détour d'un chemin pourtant connu, d'un champ déjà labouré mille fois. Impossible d'identifier cette odeur, mais elle flotte et réchauffe.

Cette station balnéaire a dû avoir son heure de gloire, l'homme y déambule comme chez lui, il croit en connaître les rues et avance comme on rentre chez soi après dix années à l'autre bout du monde. Où était-il donc tout ce temps? Et que devient sa mère? Elle devrait être là, il le sent, quelque chose ne va pas. Il devrait lui offrir des fleurs

plus souvent et essayer de la faire rire comme autrefois dans ces rues. Dans ces rues ?

Il regarde loin devant, ses pieds l'ont mené sur le front de mer. Une bande de sable beige, tendre sous les chaussures, et l'océan. Sa lumière le réchauffe un peu, le bruit du ressac le rassure et le berce. Il sombre, il avance doucement et tombe, tout droit, devant. Il sent l'eau lui lécher le visage, et se laisse emporter. C'est froid, c'est franc, c'est nouveau et pourtant si familier. Il se sent vivant. Plusieurs minutes s'écoulent et il se laisse dériver, bras et jambes écartés ; de l'eau lui passe dans le cou de temps en temps, la lumière traverse doucement ses paupières.

Le jour commence à décliner. Il prend la direction des rues vides qu'il a déjà traversées des centaines de fois. Aujourd'hui il lutte pour marcher plus vite, il court presque, il connaît parfaitement le chemin, il se repère simplement dans le dédale de rues réelles, vécues, rêvées, délaissées. Étrange comme il est difficile d'avancer. Soit le sol se ramollit imperceptiblement, soit la gravité est différente ici. La même sensation que quand il rêvait, enfant, et qu'il essayait de courir sans y parvenir. Il se voit dans des sables mouvants, impuissant devant son poney blanc en train de s'enfoncer, il pleure et gesticule inutilement. En un éclair ces souvenirs enfouis lui reviennent. Ça n'est pas lui dans les sables mouvants, l'image vient d'un film, un film qu'il avait volé dans les Grands Coffres avec son ami. Son ami. Oui il avait un ami, ils avaient volé un de ces disques plats et l'avaient mis dans la vieille machine. Ils avaient regardé le film des dizaines de fois. Le poney s'appelait Artax, il se noyait, l'enfant pleurait. C'est lui qui pleure maintenant, il pleure avec des larmes comme quand il était enfant. Douce, amère sensation de perte, il avait oublié le goût des larmes, la sensation du mot «ami». Il pleure tout ce qu'il a oublié, et il pleure d'avoir oublié. Il pleure aussi parce que cela le réchauffe et que les larmes sentent le sel. Quelle violence d'avoir oublié même

le mot «ami», quelle violence de s'en apercevoir maintenant qu'il est impossible de revenir en arrière. Mais où donc sont passés ces souvenirs, ces gens, ces objets ?

Finalement il arrive dans le hall de la petite gare, il aperçoit le train à travers les vitres et semble le voir bouger, il accélère le pas, il ne peut pas le rater il n'y en aura pas d'autre. Il repasse devant les guichets en bois et les vieilles publicités que plus personne ne regarde, et se dirige vers le bac à fleurs pour y récupérer son cartable. Quand il se relève il tombe nez-à-nez avec un petit garçon d'environ huit ans. Le garçon l'observe avec curiosité, et peut-être une pointe de mépris. L'homme essaie de parler, de se justifier : «Ah mais c'est mon cartable tu sais...» «Je sais» le coupe l'enfant. L'homme est surpris, il s'entend parler à l'enfant : «Tu habites ici ? Tu es seul ?» Pas de réponse. «Où sont tes parents ?» «Et toi, où sont tes parents ?!» L'homme continue d'avancer, il croit comprendre, la peur le refroidit en-dedans : «Bon je dois y aller. Ça va aller ? Tu veux que j'appelle quelqu'un ?» «Non ça va. Mais je préférerais que tu restes tu le sais. Je préférerais que tu ne remontes pas dans ce train. Je sais où il va ce train, et toi aussi tu sais. Pourquoi est ce que tu remontes dans ce train ?»

Vertige, l'homme ouvre la bouche pour parler mais aucun son ne sort. L'enfant insiste, impitoyable : «Pourquoi ?» Il le regarde intensément, avec tristesse maintenant, avec une infinie tristesse, de celles qui ne se réparent peut-être jamais. Dans un souffle l'homme se surprend à murmurer : «Tu sais que je dois rentrer, je dois.» Alors les yeux de l'enfant se ferment lentement, puis s'ouvrent à nouveau. Il tourne les talons doucement, doucement il dit : «Je vais disparaître. Je ne reviendrai plus.» Et l'enfant s'en va, titubant.

L'homme ferme les yeux très fort ; quand il les rouvre rien n'a changé, il est seul, à genoux sur le quai d'une gare désertée. Depuis combien de temps se trouve-t-il ainsi immobile ? Il se lève avec difficulté et se dirige vers le train.

Il s'arrête un instant pour passer sa main sur la matière qui a tout recouvert. Tiède et douce et salée. Avec des gestes d'une infinie lenteur il monte dans la rame, son corps se fait lourd. À peine a-t-il posé les deux pieds dans le train que les portes se verrouillent dans un claquement implacable, et le train s'ébranle, lentement, trop lentement.

L'homme tente d'apercevoir l'enfant par la fenêtre, mais plus rien ne bouge dans la gare et les vitres ne laisseront bientôt plus passer la lumière. Le petit garçon se tient debout devant le quai vide, il regarde le train s'éloigner. La gare explose, les rails volent, les guichets de bois se décomposent, les bacs à fleurs se disloquent, les horloges marquent toutes la même heure désormais et disparaissent dans les débris. L'enfant est mort.

Le trajet retour ne ressemble pas à l'aller, pour ce que l'on peut encore en voir. Cette matière si tendre se fane et devient foncée, noire, pourrie. Elle se décompose puis sèche et se décolle par plaques, dégageant une odeur sale. Personne ne vient troubler le voyage, seulement les bruits d'explosions et le souffle d'objets qui frôlent le train, volent, se brisent. Cendres, fumée, goût de poussière et de vieux, odeurs de soufre, de terre, fracas, cris d'animaux. La tête tourne, les idées disparaissent. Les rêves, abandonnés, se dissolvent lentement au milieu du vacarme, l'esprit ne vagabonde plus. Bientôt tout sera calme et rythmé, sans fausse note.

Le train arrive en gare, l'homme descend sans même regarder autour de lui, il entre dans le métro et s'appuie contre les murs gris de la rame, il ferme les yeux et pleure à l'intérieur. Ici l'air n'a pas d'odeur car il est bien filtré. L'enfant est mort. C'est ce qu'il voulait. Il passait son temps à mourir à petit feu et sans rien dire, il fallait porter le coup final. Déjà trempé, l'homme sort son chapeau écrasé de sa serviette, le remet en forme et l'enfonce sur son crâne. Il avance jusqu'à son immeuble; un bâtiment massif de dix-sept étages. La pluie tombe toujours à fines

gouttes blanches. Tout rentrera dans l'ordre, plus de gêne, plus d'écart, au bon tempo la vie coulera. Il se laisse mouiller par ces gouttes si habituelles et contemple les dix-sept étages. Puis il s'approche du digicode, s'engouffre dans l'immeuble et disparaît.

Maéva Buisse

Maéva Buisse a 27 ans, elle est originaire de Lyon. Elle est arrivée à Bruxelles il y a 5 ans, et n'en est jamais repartie. Après des études dénuées d'art et de littérature, elle a travaillé dans la production cinématographique. Ces deux dernières années, elle s'est rapprochée de la mise en scène et de l'écriture de films. Un jour, elle a lu Luis Sepulveda et elle a été si émue qu'elle a eu envie d'écrire avec la même poésie et la même puissance. Elle est également une grande amatrice de science-fiction, à commencer par Philip K. Dick et Arthur C. Clarke.

LA PÉKINE

C'est une pékine, c'est une badaude. C'est une jeune Occidentale d'un peu plus de vingt ans et d'un peu moins de vingt-cinq. Joséphine Blossom. C'est en automne, c'est en fin d'automne selon le calendrier grégorien mais déjà l'hiver selon le calendrier des bottes fourrées. C'est loin d'ici. Ici, pour elle, cette jeune femme, c'est encore Bruxelles. C'est loin d'ici. C'est à sept heures de décalage horaire. L'heure qu'il est là-bas, maintenant, c'est sept heures de plus qu'ici. Là-bas, où elle est, la jeune femme, il est environ quinze heures.

Le ciel est blanc sale, jaunâtre. Uniforme. C'est la raison pour laquelle elle porte cet impossible masque en tissu pourpre. *Very unhealthy 355* disait le site sur la qualité de l'air avant qu'elle sorte de chez elle. De la chambre où elle dort, plutôt. De son logement. Elle marche à pas pressés, les poings enfoncés dans les poches, un sac à dos classique brun accroché aux épaules, un tout petit sac en bandoulière pour le précieux passeport caché sous le manteau. À cause de son gros bonnet en laine et de son masque, les verres de ses lunettes se couvrent de buée à chaque expiration.

Ligne 6 direction Caofang pour descendre à Beihai North. Les parcs de Pékin sont un cocon de flânerie pour s'extraire des daijie à six voies, de l'air vicié, et du bruit permanent de cette ville aux dimensions si difficiles à inscrire en soi. Sortie C. Long couloir dallé, publicités pour des soupes de nouilles déshydratées qui rendent aussi fort qu'un dragon et célèbre comme une star de Hong Kong. Parking pour deux-roues, taxivélos, odeur de friture. Tourner à gauche, longer les échafaudages. Préférer continuer longtemps du mauvais côté de l'avenue pour traverser par le passage souterrain, c'est plus rapide. Un

chanteur de rue s'époumone sur un tube pop chinois du moment. Cinq yuans l'entrée, sauf pour les autochtones qui ont la carte annuelle des parcs.

Elle salue les canards qui jouent les pingouins sur le bord de leur banquise précaire. Elle adresse un sourire bienveillant aux moineaux qui perdent à cache-cache parce que les saules ont fait tomber leurs dernières larmes. Elle essaie de ralentir son pas.

Elle est un peu triste. Elle ne profite pas vraiment de son séjour. Elle râle tout le temps. Elle a tellement voulu ce voyage! La ville lui résiste, les gens aussi. Elle a craqué pour des pizzerias franchisées et des hamburgers tout ce qu'il y a de plus occidental bien avant ce qu'elle s'était promis. Elle marche de nouveau vite. Impossible de s'en empêcher. Elle rumine. Elle commence à contourner le lac par la droite puis elle se rappelle qu'elle devra sortir, faire trois cents mètres le long d'une voie rapide avant de re-renter alors elle fait demi-tour. Ça l'énerve un peu plus. Elle essaie de shooter dans un caillou mais elle n'y parvient même pas. Elle traverse le pont. Elle va payer l'entrée pour monter au temple bouddhiste et se calmer. Impossible d'expliquer à la caissière qu'elle est étudiante. En cherchant le supplément, elle fait tomber son portefeuille, maladroite à cause de ses gants et de l'agacement, puis elle se cogne la tête sur le comptoir en se relevant, décidément! Elle ne dit ni *xie xie* ni *zai jien*. Elle franchit le portique électronique.

Elle ôte son masque, puis ses lunettes. La buée s'efface progressivement. Des gouttelettes se sont formées sur les verres. Une gorgée d'eau avant l'escalier de pierre. C'est haut, tout de même, une bonne grimpe. Il n'y a personne. Violente quinte de toux au sommet. Elle cherche son paquet de mouchoirs... Manteau, pantalon, gilet, sac à main, sac à dos? Nulle trace. Elle se laisse tomber sur une pierre à peu près plate, l'excitation de la colère coincée sous le plexus solaire.

- Confucius a dit : la petite Européenne qui fulmine près des saules n'aura pas pour autant de longs cheveux verts qui pendouillent.

- Quoi?

- Je parle chinois?

Personne autour d'elle. Elle ferme les yeux.

- Enlève tes gants. Non! Garde les yeux fermés. Approche ta main. C'est froid? Désolée.

C'est rugueux. Elle passe juste un doigt. Minuscules pointes, fissures, replis de bois. C'est le bras d'une femme d'écorce.

- Tu me fais pas la blague : salut, vieille branche? Bravo, t'es bien élevée.

Elle pose aussi le majeur, délicatement l'annulaire, l'auriculaire, doucement la paume, le pouce. Elle caresse très lentement cette peau dure. Après l'archipel des creux et des bosses, une mer lisse comme du papier glacé. Elle est sûre que c'est une femme.

- Ouais, t'as raison.

Elle est émue. Elle frissonne de trouver sous sa main l'épiderme craquelé et doux de ce corps souple et solide.

- Mhmm, ça réchauffe. Oh! Garde les yeux fermés. Je m'appelle Larbre.

La frêle enveloppe de Joséphine se fissure et laisse passer un filet de la chaude vague. Le chemin de ses doigts tiédit les lignes de la carte qu'elle dessine ainsi. Elle suit les nœuds, trace les contours des surfaces glissantes à la recherche d'aspérités. Elle fait danser son index sur un air de lente sarabande, avec ce qu'il faut de légèreté dans la phalange. Pas après pas, le doigt descend vers la fourche à la naissance de la branche, et à la rencontre du creux, le poignet s'émerveille. Les lignes multiples invitent la jeune femme à mille routes silencieuses et tendres. Larbre ne souffle plus mot. Mais la jeune femme sent le battement de la sève le long de cette veine plus sombre – peut-

être? Sa main glisse quatre doigts d'un côté et le pouce de l'autre. Elle appuie très légèrement de la paume sur la croisée au centre de l'embranchement. Larbre lui soupire une brise à l'oreille. Joséphine sent la palpitation dans le bas de son ventre, l'excitation et la mollesse. La libellule des rencontres improvisées qui tournent à la caresse agite ses longues ailes juste derrière le nombril de la jeune femme. La libellule, Larbre et Joséphine. Avec leurs ombres, elles sont six. La lune blanche du jour caresse les sons de leurs murmures charmés. L'ombre de la libellule couvre comme une soierie vibrante de ses ailes immenses la main nue de Joséphine sur la peau nue de Larbre. Joséphine sent quelque chose qui monte en elle, doux comme une promesse d'amour, dur comme un noyau de prune, humide et sucré comme un fruit un peu trop mûr, chaud comme une pierre qui lézarde au soleil du printemps. Sa respiration ralentit et le rythme perd sa pulsation. Larbre ploie ses branches fines sous la main tendre et ferme, froide, de Joséphine. Joséphine incline légèrement la tête, sa poitrine se gonfle d'une inspiration profonde. La libellule fait vibrer le bas de son ventre, l'ombre de la libellule protège les belles amantes et le vent se fait plus doux. Joséphine abandonne son dos, épouse la courbe du tronc souple, elle pose sa tête entre deux branches.

– Tu as une feuille dans les cheveux.

– Tu me chatouilles, Larbre...

Elles rient toutes deux, et les petits cailloux de chaque éclat roulent, et roulent, et amassent une mousse fine frémissante, de plaisir. La libellule allègre colle ses ailes battantes aux parois sensibles, palpitantes, à l'intérieur du bois, sous la chair, sous l'écorce.

– C'est bon.

– C'est bon.

– C'est bon.

– C'est bon.

Larbre et Joséphine se frottent, elles se serrent, avec la

libellule, avec leurs ombres, elles ne sont plus que cinq, quatre. Joséphine est la fleur en bourgeon qui émerge au creux de Larbre, Larbre prolonge chacun des membres étendus de Joséphine de ses fins rameaux. Elles sont leur printemps.

Joséphine Blossom ouvre à demi les paupières. Le soleil est aveuglant. Le ciel est bleu clair monochrome. Pas un mouton cotonneux, pas une déchirure blanche ne vient interrompre cette rare unité.

À Pékin, Joséphine Blossom a composé une *Lettre aux petits nuages du Royaume de Belgique depuis la République Populaire de Chine*. Elle fait de la musique et des collages avec les choses d'ici et les choses d'ailleurs. Ses portées sont tracées de branches de saule dénudées et les notes sont des feuilles, des pierres, des petits fruits secs, des plumes. Un trio pour guitare électrique, dizi – c'est une flûte traversière en bambou – et bianzhong – ce grand ensemble de cloches rassemblées sur un portant, ordonnées par taille et tessiture, qui nécessite parfois plusieurs interprètes. Personne encore n'a joué sa lettre. Il manque peut-être un timbre. Elle a essayé d'ordonner les couleurs sonores comme dans la peinture qu'elle a découverte ici. Le morceau s'étire sans véritable rythme comme on en a l'habitude dans la musique occidentale, on pourrait en écouter n'importe quel moment, prélever au hasard une durée aléatoire, et la musique existerait. Une certaine énergie. Comme les longs paysages en rouleaux qui se lisent ou se regardent en déroulant d'une main et en enroulant de l'autre. La partition-collage est elle-même en format horizontal très long. Il faudrait l'exposer pendant que les musiciens jouent. Ils devraient jouer par cœur, elle ne veut pas devoir réécrire sa partition avec les codes classiques. C'est aux instrumentistes d'imaginer quelle valeur vaut une petite plume blanche ou un fruit d'aubépine. Il n'y a pas de mesures.

Dans cette ville, tout semble continu.

Face aux yeux mi-clos de Joséphine, il n'y a plus qu'un arbre. Elle ne le prend pas en photo. Elle le regarde à peine. La pierre plate sous ses fesses est froide. Elle boit une gorgée d'eau glacée, elle frissonne. Un de ses gants est tombé par terre. Une nuée d'oiseaux passe à tire d'ailes au-dessus du canal, d'une rive à une autre, en allers-retours incessants. Dorés par le soleil de fin de journée, ils offrent une dernière danse radieuse aux promeneurs qui s'attardent.

- Salut les pies.
- Salut le temple.
- Salut les pierres.
- Salut les dragons.
- Salut Larbre.
- Salut Joséphine.

Joséphine Blossom n'a plus vraiment vingt ans, mais pas encore vingt-cinq. C'est une jeune Occidentale qui découvre une ville immense en fin d'automne. C'est une badaude, c'est une pékine.

Jeanne Cousseau

Jeanne Cousseau est née le 18 décembre 1991 aux Lilas, en banlieue parisienne. Elle vit actuellement à Bruxelles où elle étudie la réalisation radio et cinéma à l'INSAS. Passionnée de littérature depuis toute petite, ses grandes amours sont Woolf, Proust et Pérec dont elle aime l'extrême sensibilité, la délicatesse, la modernité et, pour Woolf et Pérec, l'humour. Elle ne renie pas la littérature lorsqu'elle fait du cinéma, travaillant depuis trois ans sur une adaptation expérimentale du roman *Les Vagues* de Virginia Woolf.

L'HOMME QUI VOULAIT ÊTRE AIMÉ DES BELGES

La première fois, il l'avait rattrapé dans le hall de l'immeuble, juste avant qu'il ne sorte. Il l'avait gentiment grondé avant de lui prendre la main et de le ramener à la maison. Prendre la main de son père. Ça lui avait fait une drôle de sensation. Était-ce la première fois? Non. Bien sûr que non. Il y avait eu ce jour où il l'avait accompagné à la fête de l'école. En chemin, il lui avait pris la main pour traverser ce que la presse locale surnommait paresseusement «le carrefour de la mort». Une pensée en chassant une autre, il se souvenait de la honte qu'il avait éprouvée ce jour-là, en marquant contre son camp lors du grand match de football inter-écoles, clou de la journée de fête. Maigre soulagement, son père absent n'avait pas été éclaboussé par l'humiliation publique. Une pensée en corrigeant une autre, dans son souvenir, il était maintenant seul au moment de traverser le carrefour.

La deuxième fois, il était absorbé par un débat qu'il suivait en temps réel sur le forum du site monavis.org. Les débatteurs, organisés en deux camps fluctuants, s'écharpaient autour du mot «Intégration» et de la pertinence de son utilisation dans le débat public. Lui-même, tentait désespérément de placer le message pertinent et équilibré dont tous les participants salueraient la sagesse. Mais la vitesse à laquelle s'échangeaient les arguments rendait son précieux avis obsolète avant même que le peuple de l'Internet n'en ait pris connaissance. De guerre lasse, il referma son ordinateur et s'aperçut que son père avait à nouveau disparu.

À sa recherche, il arpentait les rues du quartier en se demandant à quel moment il deviendrait raisonnable de prévenir la police et ce qu'il allait leur dire. Il

le retrouva sur le boulevard, marchant d'un pas lent et mal assuré. Son exaspération éclata à haute voix : « Mais qu'est ce que tu fais ? Tu peux pas rester tranquille ? Tu crois pas que c'est déjà assez compliqué ? »

Le regard d'un passant interrompit instantanément sa diatribe. Et la honte le submergea. C'était contre un malade d'Alzheimer qu'il s'emportait. Son père qui plus est. Omar Beloufa, soixante-trois ans, venu de Tanger à la toute fin des Trente Glorieuses et qui après avoir couru une bonne partie de sa vie après une retraite bien méritée, s'était perdu dans les labyrinthes de ses connexions neuronales.

Rachid avait pris la décision de s'installer chez son père depuis que la maladie s'était faite omniprésente. Et force est de constater qu'avant ce soir, il l'avait plutôt considéré comme un tube digestif qu'il fallait gérer à heures fixes. Pris d'une soudaine empathie pour cet homme qui lui avait donné la vie, il décida d'être plus gentil avec lui et de ne pas contrarier sa prochaine velléité d'évasion.

La troisième fois arriva dès le lendemain, à la tombée de la nuit. Omar se dirigea vers la porte et sortit. Le temps d'attraper un manteau, Rachid était sur ses talons.

La lente marche connut deux étapes. L'arrêt de bus d'abord. Omar s'y tenait, immobile et sans expression. Au bout d'un quart d'heure, le bus arriva.

En descendirent :

Odette Lambert, dont la voiture était tombée en panne et qui, malgré de lourdes allusions à son mal au pied, n'avait trouvé aucun collègue pour la raccompagner.

Steven et Marion, qui se projetaient déjà dans le moment d'après, où lui, essaierait de lui toucher les seins et où elle, s'efforcerait de repousser sa main avec plus de douceur que la fois d'avant.

Y montèrent :

Souleymane Diawara, qui en face du chauffeur, chercha son ticket dans ses différentes poches.

Jean-Paul Depireux qui soupira deux fois, exprimant ainsi son exaspération devant ces gens qui ne préparent pas à l'avance leur ticket, ses yeux restant rivés sur une place assise disponible, celle qu'il préférait dans l'autobus et à laquelle il n'avait pas eu accès depuis au moins cinq jours.

Le bus 514 s'ébranla. Omar le suivit du regard, puis reprit sa marche sous l'oeil de son fils. La seconde halte eut lieu au dessus de la Meuse. Omar s'immobilisa au milieu de la passerelle. Rachid se posta derrière lui, accoudé au pont. Le positionnement d'Omar et son regard perdu provoquaient des écarts de chemin chez les nombreuses personnes qui traversaient. Si Rachid l'avait remarqué, il en aurait été mortifié et aurait abrégé la sortie. Mais il était bien trop absorbé par l'observation des usagers du pont. Des usagères pour être plus précis. Son petit jeu consistait à enlever mentalement les habits des femmes qui passaient devant lui. Malgré le flot de passantes, il n'en manquait pas une. Si bien qu'il put passer à l'étape supérieure, à savoir s'inclure dans l'image, dans des positions diverses et variées. C'est un jeu aisé pour un flot d'imagination que de renverser les digues protégeant le petit confort psychologique. Les hommes qui circulaient furent donc eux aussi inclus dans ces orgies imaginaires. Rachid serrait les poings et fermait les yeux pour lutter contre ces images d'hommes nus qui s'incrustaient dans son imaginaire mais rien n'y faisait. Pire, bientôt les hommes supplantèrent totalement les femmes. Rachid était proche de capituler lorsque son père donna des signes d'agitation.

Omar suivait de très près une dame d'un âge avancé qui portait un sac regorgeant de légumes de saison. Fort agité, il tentait d'attraper son sac à provisions. Lorsque la femme s'arrêta pour tenter de comprendre ce que lui voulait cet homme au regard perdu, Omar s'agrippa à son sac pour tenter de le lui prendre. La femme résista et la lutte aurait pu durer longtemps entre ces deux personnes aux forces

diminuées mais équivalentes, si l'intervention de Rachid n'avait pas donné un avantage décisif à la vieille dame. Les explications nécessaires le fatiguant à l'avance, il s'en sortit par un « Excusez-le madame, il est un peu malade. »

Il prit la main de son père avec infiniment moins de douceur que l'avant-veille et le dirigea avec autorité jusqu'au domicile familial.

Ç'en était fini de la liberté de mouvement pour Omar Beloufa. Il redevint un tube digestif qu'on préférerait endormi ou devant un téléviseur plutôt que dehors à défier la rationalité dans des actions dont la honte retomberait fatalement sur son fils. Il valait mieux que Rachid garde son père sous étroite surveillance. Quant à sa vie à lui, il avait enfin une excuse valable pour enterrer toutes ses ambitions. Coucher avec des femmes, devenir propriétaire d'un loft, lever des fonds pour lancer sa start-up, conduire une grosse voiture allemande. Il aurait bien voulu mais que voulez-vous, il doit s'occuper de son père. Quand même, il n'a pas renoncé à toute ambition, d'ailleurs il travaille sur un roman, à moins que ce ne soit une pièce de théâtre. Enfin, peu importe, du moment que le projet soit voué à l'échec et qu'il puisse en blâmer son père, même après sa mort.

Car un jour Omar Beloufa mourra. Sans nous laisser le moindre souvenir de ce qu'il était avant que ses brumes passagères ne deviennent perpétuelles. Sans personne pour nous dire ce qu'avait été la vie de cet homme. Tombé dans l'oubli, tout comme ces innombrables anonymes qui ont peuplé la planète. À moins que, dans de nombreuses années, la science sache analyser les neurones ou les synapses, enfin un de ces machins qu'il y a dans notre cerveau. Qu'elle puisse y récupérer les milliards de milliards de données qui y sont contenues. Et qu'un ordinateur géant, doté d'une capacité de calcul qui défie l'entendement, sache déchiffrer toutes ces informations pour nous faire un récit de la vie d'Omar Beloufa.

Un jeune homme fraîchement débarqué de son Maroc natal pour arriver en Belgique. Un jeune homme un peu à part, dont la motivation n'était pas économique, enfin pas seulement. Un jeune homme plein d'illusions, pas tout à fait au courant du peu de considération dont jouit cette engeance qu'on affuble du nom d'Arabe et où on jette indistinctement les Marocains, Algériens, Turcs, Berbères et autres Perses. Les émigrés de son village, ceux qui revenaient tous les étés à bord d'une voiture qui aurait été rutilante si seulement les pistes de la région avaient été goudronnées, n'avaient jamais parlé des petites et grandes humiliations quotidiennes. Ils n'avaient pas parlé des attitudes offensantes et des mots blessants que proféraient ceux qui pensaient avoir gagné le gros lot à la loterie des naissances en tombant sur Liège, Namur ou Knokke-le-Zoute, là où d'autres étaient tombés sur Marrakech, Dakar ou Tombouctou. Pas tous bien sûr, mais l'insulte est toujours plus marquante que le timide bonjour. Les émigrés de retour tous les étés, les malles remplies de verroteries et de pacotilles, ne parlaient que des petites femmes belges qui, lassées des teints clairs sur cheveux blonds, n'en avaient que pour les basanés sur cheveux frisés.

Plié en deux sur les pavés mouillés, une main sur la côte et l'autre retenant le saignement de son nez, notre jeune homme avait compris qu'il ne fallait pas importuner les jolies demoiselles qui venaient danser au bal et qu'il fallait rester à sa place, de l'autre côté, là-bas.

Il aurait pu se réfugier dans ce traumatisme pour courber l'échine ou détester la terre entière. Il préféra y voir un acte fondateur. Dédier sa vie à changer le regard des blancs sur les foncés. Transformer les pensées négatives, un ion après l'autre. Ne pas se contenter d'être accepté ou toléré. Être aimé. Vaste tâche, mais arbre par arbre, un homme n'avait-il pas fait pousser une forêt entière? Une idée fixe et une détermination sans faille trouvent imman-

quablement de la matière dans les hasards de la vie.

Paul Lambert sortait du restaurant «Les Deux Rives», où il aurait volontiers pris un second vol-au-vent avec des frites s'il n'avait pas eu honte du jugement des autres, lorsqu'il ressentit une forte douleur à la poitrine. Omar qui passait par là en vélo, avait joint l'assemblée des passants qui après avoir appelé les secours, se trouvaient fort impuissants devant le pauvre homme qui trépassait, là, juste devant eux. Fort de l'expérience des nombreuses séries télé qu'il avait suivie, Omar avait administré à Paul Lambert un massage cardiaque qui relança son cœur.

Avant, Paul Lambert était un peu raciste et n'hésitait pas à rire aux pires blagues sur les noirs et les arabes. Mais ça c'était avant qu'Omar le sauveur ne soit invité à sa table, lors d'un dîner où toute la famille avait apprécié sa modestie ainsi que sa conversation agréable. Lorsqu'il prit congé des convives, répondant aux protestations en faisant état de sa grande fatigue liée à son travail harassant et répétitif, Paul Lambert le raccompagna à la porte et là lui confia les clés de la maison de vacances familiale à Ostende. Les larmes aux yeux, il lui murmura à l'oreille que «la santé c'est ce qu'il y a de plus important.»

Le courage, on ne peut le mesurer que face à un danger concret. Omar avait pu jauger le sien, en n'hésitant pas à se jeter dans les flots déchaînés de la Mer du Nord pour en sortir, un à un, les six membres de la famille Bignolet qui n'avaient pas mesuré à quel point la nature devait être respectée et crainte. Son action héroïque avait valu à Omar l'honneur des gazettes et une intervention au journal du soir. Là, le présentateur vedette l'avait érigé en exemple à suivre après qu'il eût répondu de façon pondérée aux questions du journaliste qui, débordant le cadre prévu, s'était permis de l'interroger sur la crise économique et la situation au Proche-Orient.

Invité au titre de représentant de la société civile à un grand sommet international à New-York, Omar avait

repoussé les propositions de carrières aux États-Unis, plus mirifiques les unes que les autres. Lors du vol retour, Omar visitait le cockpit au moment même où le commandant de bord et son copilote succombaient à une intoxication alimentaire. Contraint par les événements, il avait pris les commandes et grâce aux judicieux conseils d'un pilote expert installé dans la tour de contrôle, avait réussi à poser l'avion sans même que les passagers n'imaginent que leur vie n'avait tenu qu'à un fil.

Gloire et fortune étaient faites. Mais l'objectif était loin d'être atteint. Les belges n'aimaient pas les arabes, ils aimaient un arabe. Omar en avait pleine conscience et maintenant qu'il était à l'abri du besoin, il pouvait se consacrer à son ambition de changer les choses.

Dans des locaux discrets et protégés, Omar coordonnait l'opération. Dans une partie du bâtiment, la fine fleur des pickpockets internationaux déversait son savoir-faire délinquant sur une flopée d'Arabes (marocains, turcs, maghrébins, berbères, perses, pakistanais). Dans une autre section, des cours de mécanique d'urgence étaient dispensés à une autre flopée d'arabes. Une fois formés, les mécaniciens sillonnaient les axes routiers à la recherche de batteries à plat, de carburateurs encrassés ou de pneus crevés, toutes choses imprévues qui provoquaient le désespoir des automobilistes. Lorsque leurs moteurs ronronnaient à nouveau, et ce grâce à l'action désintéressée d'un arabe, ils se répandaient en remerciements, appelant la félicité sur leur sauveur.

Pendant ce temps-là, d'autres Arabes déferlaient sur la ville pour soustraire malicieusement aux habitants l'argent qu'ils avaient plus ou moins durement gagné. Les victimes avaient à peine eu le temps de se lamenter et de maudire les voleurs, qu'ils recevaient la visite d'un arabe qui leur expliquait qu'il avait trouvé un portefeuille et qu'il désirait le rendre à son légitime propriétaire. Tout y est, vous pouvez vérifier. Non pas de récompense s'il vous plaît, c'est

tout à fait normal et à mon avis, tout le monde devrait faire pareil.

Au bout de trois mois de ces expérimentations, les résultats étaient stupéfiants et la cote de popularité des arabes, au firmament. On ne comptait plus les mariages mixtes. Le couscous était servi dans toutes les brasseries. On parlait même de circoncire le Manneken Pis. Et par une pluvieuse journée de novembre, enfin était venue la consécration tant attendue, lors d'une cérémonie officielle sur la Grand-Place, le roi avait admis les Arabes en qualité de belges un peu particuliers, au même titre que les Italiens, les Polonais ou les Portugais. Charge aux Congolais, aux Roms mais aussi aux Pakistanais de suivre le même chemin glorieux.

Sa mission accomplie, Omar était retourné à un doux anonymat qui correspondait mieux à son tempérament modeste.

Mais quelques années après que la vie formidable d'Omar Beloufa eut été restituée, un ordinateur puissant avait conclu, que ces histoires n'étaient que pure imagination. Il avait été établi que sur le chemin de l'usine, Omar aimait à se raconter des histoires fantaisistes dont il était le héros. Il avait été aussi démontré que ses relations avec les Belges s'étaient résumées à quelques bonjours échangés avec des commerçants du quartier. Cependant, la singularité de deux événements anodins avait amené à penser qu'ils étaient, eux, authentiques. En voici le déroulé tel qu'il a été consigné.

Le vingt avril mille neuf cent quatre-vingt-trois à dix-sept heures cinquante trois, Omar Beloufa circule en voiture lorsqu'il aperçoit Jacqueline Limmel qui court pour attraper le bus. Le feu passe au vert et le bus 514 démarre alors qu'elle arrivait juste à sa hauteur. Sans réfléchir, Omar Beloufa ouvre sa vitre et propose à la jeune femme de la déposer, vu que c'est son chemin. La présence d'un sac de poireaux et d'une miche de pain sur le siège passa-

ger donnent à Jacqueline Limmel le sentiment qu'elle ne risque rien. Dans la voiture, Jacqueline rompt le silence gêné en posant des questions à Omar sur son travail, sa famille et son pays d'origine. Il lui parle. Beaucoup. Arrivée à destination, Jacqueline Limmel remercie Omar Beloufa de sa gentillesse et lui fait des compliments sur sa manière d'être.

Le sept septembre mille neuf cent quatre-vingt onze à dix-huit heure quarante-quatre, Omar Beloufa marche sur la passerelle qui enjambe la Meuse lorsqu'il croise Gilberte Demaison qui peine à porter son sac à provisions. Sans réfléchir, il s'en saisit et d'une voix bienveillante lui dit « C'est bien trop lourd pour vous ma petite dame... Je vais vous porter ça... Vous habitez dans quel coin? » Le refus de Gilberte semble de pure forme, comme celui d'Omar lorsqu'elle l'invite à prendre le thé, à dîner et à passer la nuit.

Karim Aït-Gacem

Karim Aït-Gacem avec un tréma et un trait d'union est né le 8 mars 1975 à Asnières, juste de l'autre côté du périphérique parisien. Trente neuf ans plus tard, il a migré à Liège pour y épouser une très jolie autochtone. Il y poursuit son activité de réalisateur de documentaires tout en en prenant le temps d'écrire et de lire. Des essais, de la sociologie, des auteurs africains, Kourouma, Tutuola et de nombreux autres qu'il pioche au hasard à la bibliothèque.

MA MÈRE EST FOLLE

– Ta mère est folle, il faut partir. Mon père me l’a toujours répété. Un beau jour, j’avais sept ans, il est passé à l’acte. C’était une nuit de décembre, une nuit de glace et de brisure. Je dormais chez lui, au quartier kosovar, dans le petit réduit qu’il m’avait aménagé pour ses semaines de garde. J’avais un matelas étroit, des draps chiffonnés, quelques poupées, une ampoule jaune qui pendouillait tristement. Lève-toi, on dégage. Maintenant. Il avait déjà emballé mes affaires, dans un sac payant de Monoprix, serré avec des cordes. Je l’attendais, ce moment. J’ai directement enfilé l’anorak sur mon pyjama, mis mes sandales de gym. Où est-ce qu’on va? Il n’a pas répondu. Pas de bruit, ne pas réveiller les voisins, sont capables de tout. Nous avons dévalé les escaliers comme deux voleurs en fuite. C’était bien un vol. Avec la complicité de l’objet volé : moi. Je trottais derrière lui sur mes souliers souples. Dehors, la nuit m’a surprise, mordue, écorchée. Je me souviendrai toujours du coup de couteau du froid, cette nuit-là. Nous sommes montés dans la voiture, mon père a mis le chauffage, nous sommes partis, je me suis rendormie. Nous avons roulé longtemps, on a traversé la France, l’Espagne. Je dormais, je me réveillais, je dormais. En boule sur la banquette arrière, comme le balluchon de Monoprix. On a fêté Noël sur une aire d’autoroute d’Andalousie, avec un camionneur qui m’offrait des bonbons. Mon père voulait passer au Maroc, quelle folie. Les contrôles policiers sont durs et méticuleux à Algésiras. Vous êtes le père, mais il faut l’accord de la mère, où il est, le papier? Ils ont l’œil, à Algésiras. Mon père n’a pas insisté. Il a fait demi-tour. On va passer par l’autre côté. Les routes, les cafés, vivre dans la bagnole, l’odeur dégueulasse de mon père. En Allemagne, on a travaillé dans un car-wash. Mon

père actionnait les brosses mécaniques ; moi, j'essayais les fenêtres. En Croatie, on a zoné dans un camping, près de quatre mois. C'était cool. Nous habitons une caravane, je faisais des fleurs en laine et en crépon. On se tait, disait mon père, on se fait oublier, on se dilue, on disparaît. Après cela, nous sommes repartis. Nous sommes passés en Turquie, je voyais le paysage devenir rocaille et montagne à travers la vitre crasseuse. Les routes d'Anatolie. On s'est pas mal perdus. C'est comme cela que nous sommes arrivés en Syrie.

– Vous avez vécu là avec votre père ?

– Oui, j'ai grandi à Aaliyat, loin de ma mère et de ses cris. Elle s'en fichait, la sorcière, elle ne m'a jamais cherchée. J'ai fréquenté l'école arabe jusque quinze ans. Je vais un jour me marier. Puis il est arrivé ce que vous savez. Ce n'était qu'une halte.

Mariam s'exprime dans un français clair, spontané, qui semble presque surnaturel dans ce caravansérail où se mêlent toutes les cultures du Moyen-Orient. Je tends l'oreille, cherche l'indice. Rien, pas de rupture de rythme, pas de discord guttural, même minime, nulle trace d'accent arabe dans ces mots qui coulent, fluides, familiers, francophones. Elle dépose son beau visage de cariatide lasse dans le creux de sa main et me dit qu'elle répète son histoire pour la quatrième fois. Je l'assure que j'ai bien tout noté sur ma tablette, qu'elle ne devra plus la redire. Yüksel aussi a retranscrit la déclaration, sur les formulaires gris du ministère suisse. Pour une fois, il ne doit pas traduire lui-même.

Depuis mon arrivée, mon interprète-traducteur ne me lâche pas d'une semelle. Yüksel parle l'arabe, le turc et variantes, un français approximatif et l'anglais international. Il m'aide beaucoup à comprendre ce que j'entends. Moi, Suissesse débarquée de Genève, je n'ai pas les clés de toutes ces histoires. L'autre jour, le chef du camp m'a prise à part et mise en garde : faites attention,

on dit que Yüksel est proche de l'escadron des cuirs, on le voit souvent avec eux, méfiance. Je lui ai rappelé que ce n'étaient pas mes affaires. Moi, je suis là avec un mandat clair, celui du HCR. Yüksel traduit les dépositions, je les transforme en formulaires, j'expédie les requêtes et je gère les contacts diplomatiques. Eux, les Turcs, ils se chargent du reste, la sécurité, le sanitaire, l'ordre interne. Cela a été longuement négocié par ma direction, je connais la convention par cœur, on ne peut pas y déroger. Si Yüksel a des fréquentations douteuses, que les autorités locales s'en occupent sans moi !

– Nous allons établir une requête de visa pour la Suisse. Puisque vous y êtes née, il ne devrait pas y avoir de problèmes. Les fonctionnaires vérifieront les informations.

– Cela prendra combien de temps ?

– Cinq mois... au moins, a répondu Yüksel.

Oui, cinq mois au moins. Les administrations nationales ne sont pas très pressées. Il faut ruser, insister, relancer. La plupart des demandes sont refusées. Alors on dirige les gens vers d'autres camps, à l'est ou au nord, où ils recommencent des démarches. Certaines d'entre elles aboutissent quand même. Depuis un an, sur des milliers de dossiers, trois cents ont échappé au classement sans suite. Trop tard, parfois. C'est le cas de la vieille Manaa. Son père était suisse, sa mère syrienne, du temps du Mandat. Elle souffrait d'un cancer de la thyroïde, qui lui faisait une boule dans la gorge. Il eût fallu des rayons, un hôpital, des médicaments, très vite. Sa demande avait toutes les chances d'aboutir, elle avait des parents à Berne. Mais chez nous, les administrations ne comprennent pas l'urgence. Le goitre grossissait, la douleur devenait insupportable, les coups de téléphone restaient sans effet. Neuf mois se sont écoulés avant que n'arrive de notre ambassade d'Ankara une enveloppe scellée, contenant un beau visa tout neuf au nom de Manaa Zeidan. Elle était morte depuis quatre jours, squelettique et desséchée, car elle ne

pouvait plus rien avaler. Elle est enterrée dans le cimetière improvisé du camp, qui compte déjà 427 sépultures. Son visa se trouve toujours ici, dans la caisse qui nous sert d'armoire à archives. Je n'ai pas eu le courage de le jeter.

Mariam se lève, sans un mot. Au contraire des autres, elle ne geint pas, elle ne crie pas, elle se dresse dans sa longue robe noire, le visage cerclé d'un foulard mauve serré. À l'oreille brille un anneau, doré comme un défi. Elle nous salue sobrement, traverse le vestibule de fortune où cinq femmes attendent leur tour. À son passage, les conversations s'interrompent.

– Trop fière, la chrétienne, ronchonne Yüksel à mes côtés.

Je mords mon crayon pour ne pas réagir. Les chrétiens sont autant à plaindre que les autres, Yüksel. Ils sont arrivés, hébétés, au bout d'une fuite éperdue. Mariam a vu son père mourir sous ses yeux, abattu à bout portant par des snipers qui tiraient depuis les toits. Tous pareils, les sunnites, les chiites, les Yazidis, les Kurdes et les Araméens, les chrétiens, d'Orient ou d'Occident. Brutalement égalisés par l'exil, ils s'amalgament ici sans ordre ni raison, avant d'être renvoyés seuls ou en familles, par paquets ou au compte-gouttes, dans l'impitoyable poussière et la cruauté du soleil. Ce n'est pas le lieu pour porter des jugements sur la fierté des gens.

Je sors du cube préfabriqué qui abrite notre secrétariat. Devant moi, les boulevards de tentes blanches aux tendeurs noirs, impeccablement alignées sur la terre battue. Le drapeau bleu flotte aux quatre coins du campement et son reflet s'imprime, comme en sérigraphie, sur chaque toile. On se croirait dans une ville d'Amérique : les allées sont numérotées. Je marche sur la cinquième avenue, et me dirige vers la troisième rue. Je tourne à droite. Des enfants jouent sur les nouveaux engins offerts par une ONG suédoise. Enturbannées de tissus verts constellés de fleurs jaunes, des fillettes crient comme des

mouettes et me font des signes de la main. Rassemblés en une grappe compacte, des hommes fixent, sous un toit de carton, l'image floue d'un téléviseur; d'autres boivent le café autour de braséros faits de poutres de ciment et de plaques de fer. Les femmes déambulent, avec ou sans panier, elles nettoient, cuisinent, frottent, recommencent. Je me dirige vers un portail percé au milieu des barbelés, surmonté d'une immense pancarte de bois peint. *Gate Number 5*. Devant, on reconnaît, les camionnettes trapues de l'Agence, et aussi des Mercedes, garées en quinconce, toutes noires, rutilantes. Des voitures quittent le parking, d'autres arrivent, dans le lointain. Parfois, des femmes réfugiées sont à bord. Des garçons souples s'appuient, décontractés, contre les poteaux de la clôture, devisent avec les soldats, jouent au backgammon sur des tables de camping.

Voilà ceux qu'on appelle *l'escadron des cuirs*. *Alias* les employeurs. *Alias* les souteneurs. Ils prisent les femmes syriennes : des corps de gazelles, la peau comme la neige, presque aussi bien que les occidentales, qu'ils disent.

Je m'arrête à la limite de la grille, exhibe ma carte à puce, le gardien me roule un œil complice. Un gars s'approche de moi, blouson noir, chemise échancrée, jeans parfaitement moulant à la ceinture cloutée, il me tend, gourmette d'argent, montre à quartz, un paquet orné d'un chameau colonial, *do you smoke?* Son visage obtus s'éclaire d'un pétilllement enfantin, sa chevelure gominée et ses dents étincelantes me font penser à une affiche de Bollywood. Non, je ne fume pas. *Where 're you coming from, my friend?* Je ne te le dirai pas, je ne suis pas une réfugiée, *my friend*. Je travaille pour la bureaucratie mondiale, je gère les flux. J'enregistre les errants, je les classe dans le grand fichier planétaire, et je les relance sur les routes, dès que je le peux, avec des papiers, si possible. Ton business, je ne le connais que trop bien, alors, on ne va pas faire copain-copain. Nous ne sommes pas du même monde, *my friend*.

Je le plante là, malgré ses beaux gestes coopératifs et son sourire à deux balles.

Quatrième avenue, rue n°3, je m'avance dans le quartier chrétien. Mariam y vit dans une tente réservée aux femmes seules. Célibataires, veuves, orphelines, divorcées, elles sont regroupées par l'administration plutôt que dispersées au milieu des familles. L'objectif, louable, est de ne pas troubler la paix des ménages. Mais ce n'est pas une bonne idée. Ces tentes sont discriminées dans la distribution des rations. Elles sont fréquemment attaquées à jets de pierres. Et elles font l'objet de toutes les attentions de l'escadron des cuirs. Je demande Mariam, j'aurais aimé lui parler, en dehors de la présence de Yüksel. Une jeune femme enceinte me dit qu'elle est partie à l'office, à Akçakale, où un culte chrétien est chaque jour célébré. Après tout, c'est mieux ainsi, évitons les contacts qui pourraient ébranler ma neutralité.

Mais pas de doute : il faut absolument extraire Mariam de cette dérégulation. Dans les mois qui suivent, je redouble d'efforts, j'appelle tous mes correspondants. Et pour une fois, nous ne devons pas attendre les réponses, qui arrivent rapides, simples et, chaque fois, négatives. État civil de cette enfant soi-disant déclarée à Genève? Néant. Les crèches? Elles ne conservent pas d'archives. Les écoles suisses? La nommée Mariam Hajjar n'y a jamais mis les pieds, officiellement en tout cas. Sa mère, une certaine Anne Michaud (ou Michot, ou Michaux)? Il y en a des centaines, homonymes, nées après 1965, quelle est la bonne? Le nom du père est inconnu des administrations et du Bureau de l'immigration. Pas de numéro de sécurité sociale.

Je suis furieuse. Je soupçonne mes compatriotes de n'avoir pas enquêté comme il le fallait. Sont-ils allés interroger les maisons d'accueil, visiter les fichiers des hôpitaux psychiatriques, ont-ils eu la présence d'esprit de rechercher non pas *Mariam Hajjat*, mais aussi Marianne ou

Marie, qui sait comment son prénom a été transcrit par les fonctionnaires ?

Je rédige des notes, des rappels, des déclarations. J'insiste à chaque contact sur l'impeccable français de Mariam, tangible et incontestable vestige de ses origines extrasyriennes.

– La langue française ne fournit pas la preuve d'une naissance à Genève, me rétorque Yüksel. Les réfugiés mentent tout le temps, c'est bien connu.

– Elle ne parlerait pas si bien le français si elle ne l'avait durablement pratiqué pendant son enfance. Il est impossible qu'elle fabule sur ce point.

– Pourquoi la Suisse ? Et pourquoi pas le Liban, l'Algérie ou le Sénégal ? Les langues ne sont pas des pays, les mots ne forment jamais des preuves.

Yüksel a raison. Aussi extraordinaire soit-elle, la parfaite maîtrise du français ne démontre pas la véracité du récit de Mariam. Lorsque je convoque Mariam pour lui expliquer que l'administration suisse a fait chou blanc, elle ne semble pas étonnée.

– C'est normal, me répond-elle calmement. Ma mère n'est jamais restée plus d'une semaine dans un foyer. Elle vivait dans la rue. Elle s'habillait comme une punk, avec des chaînes et des épingles de nourrice, elle se shootait. Mes derniers souvenirs, avant qu'on ne parte, c'est qu'elle gueulait quand je voulais m'approcher d'elle, elle m'envoyait dinguer au bout du monde, au firmament. Elle est sans doute morte, maintenant. Mon père n'était, lui, qu'un immigré, un clandestin, un caché. Il fuyait l'administration, les inscriptions, il craignait la police comme la peste. Il aurait pu fournir les preuves, lui.

Je me tais. On ne peut rien faire, alors. Le visage de Mariam se tend, devient dur comme du bronze. Il fait très chaud, il est midi, l'appel du muezzin grésille dans un haut-parleur mal réglé. Yüksel prend la parole.

– Il y a une solution.

Il fixe calmement Mariam, saisit un dossier grenat sur l'étagère, et le déplie sur la table de plastique qui nous sert de bureau.

– À partir de maintenant, vous vous nommez Manaa Zeidan. Née à Alep il y a 26 ans. De père suisse, de mère syrienne. Le visa expire dans deux mois, il faudra se dépêcher pour passer la frontière.

Il brandit un bristol ocre. Je reconnais le document, je l'examine, ébahie : la date de naissance et la photo ont été falsifiées. Du travail de professionnel.

– Tout est en ordre. *Le stamp*. La signature.

Et il ajoute, sentencieux, dans sa langue imparfaite de traducteur multiprise :

– Parfois, Mariam, est nécessaire, mourir pour vivre. *This is the time to do it*.

Je suis bouleversée. Non, Mariam, tu ne vas pas accepter ça, tu ne vas pas laisser faire ! C'est un faux, un mensonge, un vol ! Qu'est-ce qui te prend, Yüksel ? Tu n'as pas le droit : une contrefaçon, ça va chercher loin. C'est moi, la fonctionnaire ONU, tu n'es qu'un traducteur, un plouc, retors et visqueux, un fraudeur, un escroc. Mariam, refuse ! Dis que tu ne manges pas de ce pain-là. Que ton patronyme est tout ce qui te reste. Que tu ne vas pas traverser le monde sous le nom d'une femme morte. Que ton père n'aurait... Qu'aurait fait ton père, Mariam ?

Je n'ai pas la force d'articuler une parole. Mariam nous regarde sans ciller, mais ses mains tremblent. Le ventilateur ronfle. On entend au loin des piaillements d'enfants. Elle se lève, elle prend le visa et le glisse dans sa manche.

– Mon père est mort, dit Mariam. Ma mère est folle. Il faut marcher.

Pas un sourire, pas une plainte. Frêle et droite, elle franchit l'entrée de notre bungalow que le soleil transforme en un aveuglant rectangle de lumière, et disparaît dans l'air vibrant de la plaine.

Yüksel se tourne vers moi, malicieux.

– Il ne faudra pas oublier de rectifier le nom dans le registre du cimetière... Tu vois, tu as ce que tu voulais. Elle va quitter le camp.

Dois-je remercier? Dois-je féliciter? J'ai laissé faire. Je suis complice, maintenant. Deux jours plus tard, Yüksel est venu m'avertir que Mariam était sur le départ. Je suis sortie de ma tente. Comme toujours quand un réfugié s'en va, un attroupement s'est formé devant la porte principale. Mariam est montée dans le taxi, avec ses balluchons de plastique à fleurs. Une femme lui a offert des parfums. Des voix se sont élevées pour la saluer, auxquelles elle a répondu d'un signe de la tête.

Quand le taxi est passé sous le porche, une pierre a volé, s'est écrasée sur la carrosserie. Je l'ai suivi des yeux en direction d'Akçakale. La plaine parfaitement plate permet de voir loin. Ce que je puis dire, c'est qu'à deux kilomètres du camp, près de la pompe à essence, la voiture s'est arrêtée. Elle a été rejointe par trois Mercedes venues de l'est. Deux d'entre elles se sont placées devant, une derrière. Et elle a repris sa course, sous la garde étroite de son escadron d'oiseaux noirs.

Jean de Munck

Jean De Munck est né en 1959, à Bruxelles. Il travaille comme sociologue et philosophe. Il mène des recherches sur les mutations sociales contemporaines. C'est ce qui lui permet de comprendre que les fictions se trouvent au cœur de la réalité. Il est un lecteur de Maylis de Kerangal, David Grossman, Salman Rushdie, Yasmina Reza.

TABLE

Introduction	5
GRAND PRIX DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES	
<i>En pause</i> de Louise Flipo	11
NOUVELLES PRIMÉES	
<i>La pleureuse</i> de Sophie Dufays (Mention FWB)	21
<i>L'ivresse des cimes</i> d'Axelle Florins (Mention FWB)	29
<i>Espace-Temps</i> de Lorraine Tison (Mention FWB)	37
<i>Clic</i> d'Annik Pirlot (Mention RTBF)	47
NOUVELLES DISTINGUÉES	
<i>Le bruit des corps qui se heurtent</i> de Laure-Anne Blanc	61
<i>Changement de quai</i> de Maéva Buisse	71
<i>La pékine</i> de Jeanne Cousseau	81
<i>L'homme qui voulait être aimé des Belges</i> de Karim Aït-Gacem	89
<i>Ma mère est folle</i> de Jean de Munck	99

Éditrice responsable : Martine Garsou
Impression : Maison de la poésie d'Amay

Le présent recueil réunit dix textes lauréats du Grand concours de nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2014-2015, qui avait pour thème « Errances ».

Dix déclinaisons entre poésie, réalisme, légèreté, drame ou rêve. Dix histoires courtes à découvrir prestement.

Grand Prix de la Fédération Wallonie-Bruxelles :

En pause de Louise Flipo

Nouvelles primées :

La pleureuse de Sophie Dufays (Mention FWB)

L'ivresse des cimes d'Axelle Florins (Mention FWB)

Espace-Temps de Lorraine Tison (Mention FWB)

Clic d'Annik Pirlot (Mention RTBF)

Nouvelles distinguées :

Le bruit des corps qui se heurtent de Laure-Anne Blanc

Changement de quai de Maéva Buisse

La pékine de Jeanne Cousseau

L'homme qui voulait être aimé des Belges de Karim Aït-Gacem

Ma mère est folle de Jean de Munck

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

